

JOURNAL DES DEMOISELLES

L'IMAGINATION

(SUITE)

L'Imagination idéale

I

L'imagination matérialiste combine les événements et les circonstances de la vie dans les limites du probable, ou tout au moins, du possible, pour les plier à la préparation de nos plaisirs ou au service de nos intérêts. Elle demeure, autant qu'elle le peut, dans la mesure de la réalité; mais si elle dépasse cette mesure et se laisse emporter vers les chimères, elle s'en tient toujours, dans toutes ses combinaisons, aux éléments sensibles, au calcul des intérêts, à ce qui domine et triomphe dans cet homme secondaire qu'on appelle l'homme positif.

L'imagination scientifique s'élève au-dessus de cette infériorité. Elle fait un effort digne d'éloges pour opérer par des conjectures et vérifier par des hypothèses la découverte de la vérité. Elle arrive ainsi à saisir et à déterminer des agents et des lois placés en dehors de toutes les atteintes des sens. Ici sa grandeur et son mérite consistent, non pas à supposer ce qui doit être, mais à pressentir ce qui est; le monde qu'elle fait apparaître à nos yeux est celui des causes par l'action immuable desquelles s'explique la multitude toujours renaissante des effets.

Il y a une troisième espèce d'imagination, et c'est ordinairement de celle-là qu'on a la prétention de parler, lorsqu'on prononce ce mot sans y ajouter de commentaire; mais si l'on veut s'expliquer et prendre la peine de la considérer à

part, on peut l'appeler l'imagination idéale, eu égard au triple rôle qu'elle est appelée à jouer dans l'art, dans la littérature et dans la vie.

II

C'est une des lois les plus constantes et les plus visibles de la nature humaine, qu'elle ne saurait demeurer immobile et rester en place, au point où elle a cru s'arrêter. La plus simple réflexion suffit pour concevoir, comme on l'a dit tant de fois, que nulle part le repos n'existe dans la nature: la même loi s'applique à l'ordre moral, et l'âme ressemble à la sphère mobile des ballons qui, suspendus dans l'espace, sont toujours en voie ou de descendre ou de monter, suivant que l'action de la pesanteur terrestre s'aggrave ou au contraire diminue.

C'est là précisément ce qui a lieu pour l'imagination, lorsqu'elle s'exerce dans la sphère des choses sensibles. Elle en est, pour ainsi dire, confisquée, et toutes les combinaisons où elle s'épuise n'ont pas d'autre but et d'autre raison d'être que de plier la réalité aux envies de notre désir, aux calculs de notre intérêt, aux impatiences de notre passion.

Toutefois, cette façon égoïste de considérer les choses de la vie, cette tendance malheureuse à les prendre par le côté utile et inférieur ne représente pas toute la nature humaine. Il y a, même dans les âmes les plus abaissées et dans les intelligences les plus affaiblies par la contemplation de leur profit, des ressources de pensée

dont elles ne se doutent même pas et qui souvent éclatent malgré elles.

On rapporte que deux hommes allaient visiter de compagnie les cataractes du Niagara. L'un d'eux, grand négociant et artisan de sa propre fortune, contemplait en silence ce spectacle grandiose; et comme son compagnon, jeune et poète, paraissait ravi de le voir ainsi ému, il ajouta de la façon la plus naturelle du monde: « Je me demandais de quelle façon il faudrait aménager cette force perdue, pour faire marcher ma machine à débiter les porcs. »

Dès qu'on s'élève au-dessus de cet usage légitime, mais misérable, de l'imagination, la chute du Niagara vous apparaît sous un autre aspect que sous celui d'une force motrice, réduite à mettre en mouvement un arbre de couche, une courroie. La nature parle à l'âme; elle provoque en elle un sentiment d'admiration désintéressée, qui n'a rien à démêler avec le gain ou la commodité. Il est peu d'hommes, même parmi les plus grossiers, qui ne soient sensibles aux grands aspects du monde physique. Depuis la vue souriante d'une vallée fleurie jusqu'au spectacle déchirant des volcans et des tempêtes, il y a, jusque dans la matière inanimée, une sorte d'âme qui y trouve son expression. Lorsque le paysage manque de certains traits, lorsque la ligne de la beauté pure s'égare ou s'efface, l'imagination rétablit ce qui manque à la réalité. Elle répand sur cet horizon assombri et morne une lumière éclatante qui le vivifie. Tandis que l'œil rencontre tant d'imperfections et de lacunes dans le commerce des objets familiers, l'âme rêveuse ferme à demi les yeux sur le monde extérieur: elle évoque au dedans d'elle-même une nature plus puissante dans sa force, plus gracieuse dans son sourire, et qui lui représente d'une façon plus intime cette beauté dont elle éprouve la soif et le souci.

C'est ainsi que chaque homme, fût-il impuissant à manier les sons, à tenir le ciseau, à faire parler les couleurs, n'en est pas moins artiste au dedans de lui-même. Il refait le monde à son gré, et, dans la mesure de son goût comme de son génie, se repaît au milieu du silence de son âme, d'une vision intérieure auprès de laquelle languissent toutes les révélations des sens.

Il ne faut point s'y tromper et prendre plaisir à multiplier par la pensée le nombre des natures inférieures et impuissantes, lorsque ce nombre est déjà malheureusement trop grand. Bien que la plupart des hommes professent aisément l'orgueil stupide de n'être ni poètes ni artistes, ils le sont, cependant, en plus d'une occasion, plus qu'ils ne veulent l'avouer ou qu'ils ne savent s'en apercevoir. Ce que beaucoup de personnes prennent pour la simple distraction des voyages n'est le plus souvent qu'un attrait supérieur et comme une fascination exercée par la rencontre et par la succession de tant de tableaux étrangers

aux aspects de la vie ordinaire. Ces oisifs, ces opulents qui dorment si volontiers dans leur fortune et dans leur paresse sans se mettre en peine de penser au delà du strict nécessaire, ne laissent pas d'être saisis, réveillés par la nouveauté et la vivacité de la jouissance artistique. En dépit de leur endurcissement, il y a là une sorte de fraîcheur dans l'impression morale qui les fait tressaillir et qui leur paraît piquante. Il faut à leur imagination de tels ébranlements, pour lui rendre un peu par le dehors le goût et le sentiment qui leur font défaut au dedans. Leur faculté de concevoir se trouve ainsi ranimée par le contact et par l'impulsion de leur faculté de sentir, et les beautés qu'ils ont contemplées deviennent le point de départ et la mesure de l'idéal qu'ils en rapportent pour l'usage de leur vie ordinaire.

III

De la même manière que l'imagination puissante du savant réussit, par des combinaisons originales, à tirer des phénomènes les plus simples les découvertes les plus inattendues, les imaginations puissantes dans l'ordre idéal n'ont pas besoin de tant de mobiles extérieurs. Elles ne reçoivent point du dehors la chaleur et la lumière, mais la portent en elles-mêmes et la répandent avec assez de force et de fécondité pour donner à leur tour la vie à un monde nouveau. C'est là ce qu'on appelle, à proprement parler, le domaine de l'art.

Chacun de nos sens nous procure des impressions qui lui sont propres et qui représentent, dans l'ordre sensible, une catégorie de jouissances absolument originales, sans équivalent ni analogie. Ce plaisir est particulièrement visible dans la première enfance où le seul fait d'apercevoir des nuances tendres, d'entendre des sons intermittents ou argentins, suffit pour amener le sourire sur les lèvres des tout jeunes enfants. Mais quand l'âme a grandi, chacun de ces ordres de jouissances purement sensitives se métamorphose en de véritables révélations et de véritables initiations. Ce qui était une pure impression des organes est devenu un signe de la pensée, et chacun de ces ordres de manifestations enfante un art différent qui représente le beau sous un aspect et dans une mesure qui lui est propre.

L'homme regarde et voit le monde: ce monde lui apparaît sous la forme de couleurs multiples, ici mises en relief par la lumière, et là noyées dans l'ombre: la dégradation des teintes, la nuance des tons, le plus ou moins de netteté des lignes accusent la figure des objets et en marquent entre eux la distance. Ce spectacle des espaces visibles parle à l'âme, et suscite en elle la conception d'un monde semblable pour le type général des formes, mais bien supérieur en ce

qui concerne leur arrangement et leur beauté. Cette femme debout, cet étang qui frissonne, ce lion qui dort, cette Magdeleine qui pleure, ne sont point la copie et la reproduction d'un objet. Vous avez sous les yeux l'image de la douleur consacrée par le repentir et consolée par l'amour divin, la force au repos, le calme de la vie exprimé par le calme de la nature, de grandes pensées et de grands sentiments rendus d'une façon communicative au moyen d'une forme exquise. Voilà l'art de la peinture, et voilà les éléments particuliers que met en œuvre cet emploi de l'imagination.

Les arts sont comme les sciences : ils forment une famille heureuse où chacun d'eux trouve à qui donner la main; ils échangent entre eux des paroles qui deviennent ou des inspirations ou des conseils.

L'imagination ne s'exerce pas seulement sur les formes visibles, en tant qu'elles sont revêtues de leurs couleurs naturelles. Elle a assez de puissance, non-seulement pour agrandir jusqu'aux proportions de la fresque, pour diminuer jusqu'aux exiguïtés de la miniature les proportions expérimentales des réalités, mais elle ne recule pas devant l'entreprise de saisir par le des-

sin la forme seule, trouvant que cette évocation suffit pour la traduction entière de la pensée : les ombres du dessin remplacent les nuances de la couleur, comme la décision des attitudes la réalité des mouvements.

Ce langage de la forme séparée de la couleur constitue tour à tour, suivant les moyens d'expression auxquels s'adresse l'imagination de l'artiste, ou le dessin qui est la forme visible, ou la sculpture qui est la forme palpable. Les lignes monumentales et les sons rythmés se prêtent à des créations analogues, et deviennent le point de départ, les instruments de l'architecture et de la musique.

Ici le rôle de l'imagination est double.

En premier lieu, c'est elle qui ajoute aux signes qui sont la langue propre de l'art, le complément sans lequel ils seraient à peine intelligibles : voilà pour le spectateur. En second lieu, c'est elle encore qui, au service de la pensée de l'artiste, l'aide à se représenter le monde physique, non point par une imitation servile, mais dans les conditions supérieures du beau.

A. RONDELET

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LE GRAND VAINCU

PAR HENRY GAUVAIN

La plupart des Français ignorent l'histoire de la Patrie et le nom de ses grands hommes : les révolutions continuelles ont amassé un épais nuage entre le présent et le passé, et les masses ignorent ce qui se cache de grandeur, d'héroïsme, derrière ces limites qui séparent la France actuelle de la France des anciens jours. Pour un grand nombre, la France commence en 1789. Et parmi les gens instruits, les femmes bien élevées, s'en trouve-t-il beaucoup qui connaissent, par exemple, le nom de Montcalm, et qui apprécient la magnanimité de cet homme, tombé vaincu et honoré de ses vainqueurs même? Nous possé-

dons des héros, mille fois supérieurs par l'âme et par le talent aux héros d'Homère et de Virgile, mais nous n'avons pas eu de poète pour les immortaliser.

Louis de Montcalm-Gozon était issu d'une très-ancienne famille du Rouergue : il était petit-neveu du grand maître de Rhodes, Déodat de Gozon, le vainqueur du dragon mystérieux qui désola longtemps l'île du Rhodes. Il fut élevé, comme on l'était en ce temps-là, dans l'amour de la piété et de la patrie et dans le goût des sciences et des lettres; à quatorze ans, il entra au régiment de Hainaut, et cet enfant-soldat occupait ses soirées à lire du grec et à apprendre l'allemand; ceci ne ressemble guère aux enfants de nos jours.

Il fit sa première campagne en 1733, sous les

ordres du maréchal de Berwick; il assista au siège et à la prise de Philippsburg, et pendant vingt-quatre ans, il fit toutes les campagnes, souvent bien peu heureuses, mais toujours honorables pour lui : il était colonel, lorsque le ministre d'Argenson le nomma maréchal de camp et commandant des troupes du Canada. Montcalm accepta ce poste d'honneur et de danger; il partit, laissant en France sa femme et ses dix enfants.

Le Canada, cette belle et brillante colonie française, était convoité et menacé par l'Angleterre qui, en 1713, avait déjà ajouté l'Acadie à ses possessions américaines; elle fomentait incessamment des guerres entre les Français et les tribus indigènes. Montcalm eut des débuts heureux : avec une poignée d'hommes, il arrêta les armées anglaises, il dompta les sauvages, il prit plusieurs forteresses munies de garnisons fortes et nombreuses; il souffrait avec ses troupes la fatigue, la rigueur du froid et la faim, et il s'oubliait lui-même pour secourir ses compagnons d'armes. Enfin, après avoir éludé longtemps l'attaque d'une armée supérieure à la sienne et d'une flotte formidable, il fut engagé, malgré lui, dans un combat près de Québec. Il reçut au premier rang et au premier choc une blessure, dont il mourut le lendemain, 14 septembre 1759, en héros chrétien. Il avait quarante-neuf ans. Dans la même action périt le général Wolf, commandant des troupes anglaises, mais il eut le temps d'apprendre que son armée était victorieuse. Montcalm fut pleuré de tous, et l'historien américain Brancoft a tracé de lui ce beau portrait :

« Infatigable au travail, juste, désintéressé, sage dans les conseils, actif dans l'action, il était une source toujours jaillissante de hardis projets. Sa carrière au Canada fut une admirable lutte contre une inexorable destinée. Il supportait avec une égale patience la faim et le froid, les veilles et les fatigues. Souvent, il ap- prit aux sauvages américains à s'oublier et à tout souffrir, et, au milieu d'une corruption générale, il ne rechercha jamais que l'intérêt de la Colonie. »

On voit que M. Henry Cauvain a bien choisi son héros : les deux volumes du *Grand Vaincu* sont l'histoire, mêlée à quelques épisodes, de cette lutte de trois années contre les Sauvages et les Anglais : la noble figure de Montcalm domine toute l'action, et sa mort afflige le lecteur comme elle affligea les contemporains. Beaucoup de couleur, de vivacité, un dialogue naturel, un

enlacement ingénieux des faits historiques et des faits d'imagination, rendent cet ouvrage aussi intéressant que recommandable.

CHATEAUPAUVRE

PAR M. PAUL FÉVAL

Châteaupauvre est, croyons-nous, un des premiers romans qu'ait écrits le romancier après son retour à la religion. S'il ne s'y trouve pas beaucoup de théologie, il s'y trouve au moins une grande passion des choses célestes et une verve amusante et entraînant. La scène se passe en Bretagne, naturellement : aucune autre terre n'inspire les romanciers; deux orphelins nobles et aussi pauvres que nobles, sont les héros du livre. Rosanne doit entrer au couvent et Guy doit aller habiter en Angleterre, chez un parent du même nom que lui qui veut l'adopter; ils s'aiment, ils se sont toujours aimés et, pourtant, ils se séparent. Ils se retrouvent en Crimée : Rosanne est Sœur de Charité, Guy est officier dans l'armée britannique; il a abandonné son pays et trahi sa foi première et, en revoyant Rosanne, un amour insensé a pris possession de son âme. Il veut qu'elle devienne sa femme, et, pour l'attirer dans un piège, pour l'attirer vers la maison, où un ministre, le rituel en main, les attend, il use d'un secret qu'il connaît seul. Rosanne est somnambule, *dormi-qui-va*, comme on dit en Bretagne, et seul, Guy a un empire souverain sur elle, même à distance, lorsqu'elle est tombée dans ce sommeil mystérieux. Il use de ce pouvoir; Rosanne, endormie dans l'ambulance de Balacava, lui obéit et elle ne se réveille que lorsqu'elle se voit en son pouvoir : la pauvre fille crie vers Dieu, et lui offre sa vie pour son propre salut et pour le salut de son cousin. Elle est exaucée : une balle russe la frappe, et Guy, repentant et absous, la suit sans délai.

Ceci est bien romanesque (il faut ajouter bien peu catholique), mais ce qui rachète un défaut de vraisemblance, des exagérations de sentiment et le vague de ce récit, c'est la verve avec laquelle l'auteur a peint les personnages secondaires, tous les vieux serviteurs de cette vieille famille, et entre tous une paysanne, dont le dévouement diabolique et angélique fait rire et pleurer. La vieille *Méto* suffirait au succès du livre et de l'auteur (1).

(1) Chez Palmé, rue Grenelle-St-Germain, 25, Paris. — Un volume : 3 fr., franco.



CONSEILS

UN DÉFAUT

Madame Necker de Saussure a dit : « Les femmes sont institutrices-nées, elles ont entre leurs mains la moralité des enfants. » Ce mot nous encourage à parler aux jeunes mères, nombreuses parmi nos lectrices, et à leur adresser des conseils, parfois sévères, qu'elles accueilleront cependant, puisqu'il s'agit de ce dépôt sacré que Dieu leur a confié, dont elles devront lui rendre compte.

Rien n'est plus attachant que l'enfance; le nouveau-né, dans son berceau, attendrit comme la plus touchante image de l'innocence et de la faiblesse; plus tard, les premiers bégaiements, les premiers pas, le premier éveil de l'intelligence ont un charme auquel nul ne se soustrait; le développement du cœur et de la raison, les marques d'amitié, les caresses, les réflexions naïves enchantent une famille entière, on redit les mots de l'enfant bien-aimé, on se dispute ses baisers et ses préférences, il est le roi de la maison, et cet enchantement est si grand que, d'ordinaire, les premiers indices du mal passent inaperçus. Comment apercevoir des taches dans ces petits êtres qui semblent récemment descendus du ciel? Hélas! ils sont fils d'Adam, et quoique lavés par le baptême de la tache originelle, tous les dangereux instincts existent dans leur âme, à côté des plus généreuses aspirations. Il faut étouffer le serpent, et faire grandir la colombe; il faut, au milieu du bonheur que donne un petit être chéri, discerner ce point noir qui peut grandir, cette tache qui deviendra un cancer. L'enfant est capricieux et mutin : il ne faut pas lui céder; il se met en colère : il faut le séparer de ses frères, lui ôter ses jeux et ses amusements qu'il ne mérite plus; il est paresseux : on doit le stimuler par un peu de honte et une certaine émulation; il est gourmand : il faut tâcher de l'incliner vers de plus nobles habitudes;... il est menteur... ah! c'est ici le défaut capital, celui qui, ancré dans l'âme de votre fils, lui servira plus tard à cacher toutes les fautes, tous les vices, toutes les hontes, le défaut dangereux et mortel qui souille les lèvres et l'âme. C'est là, soyez-en sûres, le capital ennemi contre lequel il faut lutter, si vous le

voyez embusqué dans la pauvre âme de votre enfant. Il préludera par de petits déguisements, de petits mensonges : il n'a pas touché à cette boîte — il n'a pas mangé ce fruit — il n'a pas dit ceci ou cela; — et pendant qu'il affirme son petit mensonge avec plus ou moins d'aplomb, ses regards fuient les vôtres, sa voix n'est pas nette, sa contenance est gênée, bref, il n'a pas encore ce front d'airain des menteurs consommés en âge et en astuce. On peut donc le corriger, on doit le corriger, on doit le sauver à tout prix du vice le plus bas, de celui que Dieu et les hommes réprouvent à l'envi, de ce vice dont la Sainte-Écriture dit énergiquement : *Le véritable opprobre de l'homme est le mensonge; la vie des menteurs est une vie sans gloire et la confusion les accompagne toujours, ce que le vieux et fier Corneille stigmatisait ainsi :*

Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé par la gloire?

C'est ce vice, funeste habitude de l'âme, qu'il faut détruire à tout prix dans le cœur de l'enfant. Madame Acarie, une sainte femme et une bonne mère, disait à ses enfants : « Je vous pardonnerai tout hors le mensonge, et toujours, lorsque vous aurez menti, vous serez châtiés, dussé-je faire venir un fort de la halle pour vous tenir. »

Vous vous récriez, la sévérité des mœurs de nos pères révolte votre délicatesse, et pourtant, c'est de ces maisons austères où Dieu et l'honneur étaient servis avant tout, que sortaient ces races généreuses, ces hommes de foi, de probité, de courage, ces soldats intrépides, ces magistrats incorruptibles, ces négociants probes et droits, ces femmes fortes qui ont fait l'honneur de l'ancienne France. On n'avait pas badiné avec leurs défauts, surtout avec ce défaut qui déshonore; on pardonnait bien des fautes, hormis le mensonge... mais si des moyens énergiques répugnaient à la tendresse de votre cœur, employez, au moins, d'abord les réprimandes, et puis, les châtiments qui sont à votre portée. Ecoutez Montaigne, qui, le premier peut-être, a blâmé les punitions alors en usage dans les écoles et les collèges : « Je trouve, dit-il, qu'on s'amuse ordinairement à châtier les enfants

» des erreurs innocentes, très-mal à propos, et
 » qu'on les tourmente pour des actions témé-
 » raires, qui n'ont ny impression ny suite. La
 » menterie seule me semble être de celles dont
 » on devoit à tout instant combattre la nais-
 » sance et le progrès; et quand on a donné ce
 » faux train à la langue, c'est merveille combien
 » il est impossible de l'en retirer... En vérité, le
 » mentir est un maudit vice! Si nous en con-
 » naissons l'horreur et le poids, nous le pour-
 » suivrions à feu, plus justement que d'autres
 » crimes. »

Rien n'est plus vrai que cette parole : *Quand on a donné ce faux train à la langue, il est impossible de l'en retirer.* Quand on s'est habitué aux déguisements et aux mensonges, on y recourt à chaque instant, et presque sans s'en apercevoir. On ment par nécessité, pour cacher une sottise; on ment par habitude, dans les moindres détails de la vie, comme si la vérité inspirait une sorte d'horreur insurmontable; toutes les fautes sont facilitées à celui qui a pu accoutumer sa bouche au mensonge : l'enfant ment pour cacher ses petites fautes d'enfant; le jeune homme pour cacher les folies, dettes, jeu, mauvaises relations, qui entament la vie entière; les routes les plus basses deviennent commodes à celui qui peut mentir, tromper, se cacher, s'abaisser en un mot, et il est, il me semble, certaines chutes qui seront évitées à celui qui ne sait mentir ni à son père, ni à sa femme.

Jeunes mères, songez-y! Voyez de quelle

souillure l'habitude du mensonge empreint le caractère d'un homme, combien ce vice qui est antipathique à Dieu, la Vérité même, est odieux aux hommes; pensez que le plus charmant esprit perd ses attraits quand le mensonge le ternit, que les épanchements les plus affectueux laissent des doutes dans la bouche d'un menteur! Pensez qu'honneur et mensonge sont incompatibles, que le moins qui puisse arriver au menteur, c'est qu'il inspire à tout son entourage une défiance profonde et un secret mépris. Et dans les fonctions publiques, que devient l'homme dont la parole n'est pas synonyme de vérité? A chaque heure, il est exposé à rougir devant ses chefs et devant ses inférieurs, même. Le mensonge a terni les plus hautes renommées : que reproche-t-on à Louis XI, à Catherine de Médicis, à Mazarin? leur astuce et leurs habitudes cauteleuses.

Défaut dangereux, déshonorant, presque incorrigible, voilà le mensonge; si vous en découvrez les premiers linéaments dans le langage de votre fils, employez tout pour les détruire, le raisonnement, les reproches, la honte, les punitions; tâchez de fortifier ce caractère, car le mensonge est presque toujours l'indice d'une profonde faiblesse morale, et surtout, si vous le pouvez, gravez dans ce jeune cœur la crainte de Dieu, qui abhorre le mensonge, — et la crainte des hommes, qui méprisent le menteur.

M. B.

MALHEUR ET BONHEUR

On était en wagon, au complet, par une chaleur étouffante : donc de très-mauvaise humeur; n'ayant qu'un désir, celui de voir descendre son voisin à la prochaine station. Pourtant, il fallait prendre patience, surtout ceux d'entre les voyageurs qui allaient à Paris, le grand rendez-vous où l'on se rencontre de tous les points de la terre.

Un monsieur nerveux, particulièrement désespéré, exhalait de temps à autre un énorme soupir, propre à décourager tout un train. Une femme, petite et fluette, disparaissant entre deux majestueux compagnons de voyage, ne révélait sa présence que par de timides interjections; les

voisins se souvenant d'elle, la regardaient d'un air compatissant, tant elle était maigre et tant ils étaient gros. Une dame à effet, qui occupait un coin, informait fréquemment l'entourage de ce qui la concernait; or, elle allait se trouver mal, elle se sentait perdre connaissance; c'était fait, elle croyait mourir, elle mourait; mais, comme cela durait depuis quatre heures, l'entourage en avait pris son parti; une franche dormeuse ronflait en face de la femme à effet, sans s'inquiéter de la température. Celle-là se croyait tout bonnement dans son lit, et l'illusion la rendait parfaitement heureuse.

En outre, il y avait dans ce compartiment deux

grand'mères et deux enfants. Ces dames occupaient deux coins opposés et ne savaient rien l'une de l'autre, sinon qu'elles étouffaient, et que chacune avait à côté d'elle une petite fille qui s'ennuyait. L'une de ces dames avait sur le visage une voilette noire, véritable visière, destinée à parer les coups de vent. — Hélas ! il ne s'en trouvait pas ! et à diminuer l'influence du courant d'air établi avec le consentement de tous les voyageurs. La pauvre grand'mère était atteinte d'un commencement de fluxion, et se tenait chaudement blottie dans son coin, pour ne gêner personne. On voyait à peine ses traits sous ce voile.

Tout ce monde ne s'amusa guère, on le suppose. Si du moins les aïeules avaient pu se rapprocher, on eût échangé quelques paroles, et les petites voyageuses se fussent réciproquement distraites ; mais un compartiment de seconde classe au complet, en juillet : avec soleil, poussière, paquets, ronflements, soupirs et fluxion, se compose de trop d'éléments contraires. Impossible de songer à changer de place ; il faudrait mettre en révolution tout ce personnel irrité, tout ce matériel entassé. On vit sur soi-même, on se résigne, et l'on se livre, *in petto*, à de longues considérations sur les misères de la vie humaine ; c'est ce que faisaient les grand'mères, mais ce que ne faisaient pas Jeanne et Marguerite. Elles se cherchaient à travers les obstacles ; leurs yeux se rencontraient sans cesse, et leurs mouvements ne laissaient ignorer à personne qu'elles s'ennuyaient outre mesure, et auraient donné beaucoup pour se débarrasser de ces gênants personnages, en commençant par les plus gros.

La tenue des enfants peut donner idée des habitudes de leurs parents ; car, si volontaires et désobéissants qu'on les suppose, ils témoignent toujours par quelques points de l'éducation reçue.

Jeanne avait l'apparence d'une enfant élevée par des parents excellents, mais peu occupés des détails ; laissant à la nature, plutôt qu'à la direction, le soin de préparer l'avenir ; méthode simple, n'exigeant aucun effort, et produisant fleurs odorantes, ou mauvaises herbes, selon le terroir.

Marguerite, sous ses formes enfantines, accusait, au contraire, le bienfait d'une forte et sage éducation, par une raison prématurée qui lui donnait plus de mesure, plus de discrétion. Sa toilette, sans être aussi élégante que celle de Jeanne, était plus harmonieuse, mieux ordonnée ; elle ne parlait pas à sa grand'mère comme à une compagne, mais avec un affectueux respect. D'elle, on aurait pu dire :

« Voilà une enfant bien élevée, sage, modeste et raisonnable. »

Et de Jeanne :

« Voilà une bonne enfant. »

Mais comme il faisait très-chaud, on ne remar-

quait rien, sinon que les enfants sont insupportables, parce qu'ils remuent sans cesse.

Cependant la dame expirante paraissait se ranimer à l'approche d'un bourg que l'on voyait grandir à l'horizon. Elle lançait de ce côté son regard funèbre et, toute gémissante, réunissait les nombreux colis dont elle avait la responsabilité : sac de voyage, parapluie, ombrelle, un petit panier, un pâté et un bouquet, principal fléau, dont l'arome avait jeté dans tous ces cerveaux en voyage une exaltation malsaine. Enfin, on s'arrêta, et la dame à effet retrouva du courage pour se plonger dans l'air pur, et s'acheminer vers le bourg dont les premières habitations touchaient presque à la gare.

Quand on est au complet, la descente d'un voyageur produit une sensation des plus douces, on lui souhaite assurément tout le bonheur imaginable, mais on lui sait un gré infini d'avoir disparu, et l'on ne se souvient de lui que pour apprécier l'à-propos de son départ. Tel fut le dernier effet que produisit la dame. Chacun se déridant, hormis la pacifique ronfleur, on fit une ombre de connaissance, le temps de se féliciter d'avoir perdu en une fois tant d'objets gênants.

Jeanne et Marguerite se regardèrent malignement. Elles voyaient là une circonstance favorable à leur réunion. Jeanne, plus entreprenante, aurait voulu prendre la place de l'absente ; mais il y avait tant de choses et tant de pieds à franchir qu'elle y renonça, de l'air stupéfait d'une souris forcé de rester dans une souricière. Jeanne n'eut plus qu'une pensée. Les deux messieurs étaient si gros que, bien sûr, ils faisaient partie de la même famille. Par suite, quand l'un s'arrêterait, l'autre en ferait autant. Il n'y aurait plus de gênant que le monsieur nerveux et ses soupirs, car on aurait facilement raison de la dame fluette, habituée à ne pas compter ; et, quant à la dormeuse, c'était tout profit, puisqu'elle ne voyait, ni n'entendait. Donc, on prendrait ses ébats ; les petites filles se rapprocheraient, les grand'mères fieraient conversation, et, jusqu'à Paris, le voyage serait charmant.

Ces doux pensers durèrent je ne sais combien de kilomètres, sans amener autre chose qu'un peu de soulagement à l'ennui des voyageuses de huit ans. Enfin les énormes voisins s'ébranlèrent en apercevant leurs pénates, et quand ils furent descendus, on se sentit à l'aise par la disparition de ces monuments animés. Le monsieur nerveux n'en poussa pas moins de temps en temps ce long soupir dont il avait le monopole, et la ronfleur n'en ronfla que plus solennellement ; mais la dame fluette se donna pour la première fois l'innocent plaisir d'agiter bras et jambes, de tourner la tête en tous sens, de renouer les brides de son chapeau, de prendre dans sa valise un peu de chocolat, de vivre enfin, car elle sortait d'un état de pétrification qui lui avait naturellement interdit l'usage de ses membres.

Jeanne et Marguerite avaient toujours un vif désir de se rapprocher l'une de l'autre. Jeanne se leva, fit deux pas en avant, mais il fallait passer devant le voyageur nerveux qui, cette fois, fit suivre le soupir convenu d'un bâillement si formidable que Jeanne s'en trouva rassise et immobile pour cinq minutes. Alors il lui vint à l'idée d'essayer de s'amuser avec un jeu qu'elle avait récemment abandonné, tant il l'ennuyait. C'était un jeu de solitaire que sa grand'mère tenait caché dans son sac de voyage et qui avait déjà fait trois ou quatre sorties, brusquement suivies d'une honteuse retraite.

Jeanne reprit son jeu avec une bonne humeur marquée, et tout l'air d'une personne bien décidée à réussir, à force de temps, de combinaisons et de patience. A l'instant, les yeux des deux grand'mères se fixèrent sur ses doigts légers, qui se hâtaient de placer les fichets d'ivoire, opération simple, dont elle s'acquittait avec une incontestable dextérité. Marguerite oublia sur-le-champ ses ennuis pour se perdre dans l'observation, car ce qui se passait était nouveau pour elle, et ce jeu lui avait été jusqu'alors inconnu. Elle suivait donc attentivement les mouvements de Jeanne, et croyait de bonne foi acquérir un petit talent. Mais les yeux de Jeanne regardaient de tous côtés, et de sa tête légère on ne voyait surgir aucune combinaison. Elle allait vite, vite; il s'agissait uniquement d'avoir fini, c'est ce qui arriva. Les fichets tombèrent à droite, à gauche, où ils purent, et bien qu'un seul dût rester debout, après la chute de tous ses pareils, douze demeurèrent à leur poste; non qu'ils eussent résisté, mais parce qu'on ne s'était pas même donné la peine de chercher à les débusquer.

« C'est trop difficile, dit Jeanne; je ne pourrai jamais réussir, grand'mère. Comment donc faut-il s'y prendre ? »

— Je te l'ai déjà dit. Il faut ne pas se presser et réfléchir.

— Mais ça m'ennuie, moi !

— Eh bien ! si cela t'ennuie, laisse-le donc. »

La petite fille ne se le fit par dire deux fois. Elle ramassa lestement les fichets d'ivoire, et la grand'mère ayant rouvert son sac de voyage, le jeu de solitaire s'y cacha de nouveau, au grand déplaisir de Marguerite qui croyait avoir trouvé une distraction.

L'autre aïeule, que sa fluxion n'empêchait pas d'observer, ne s'étonnait nullement du peu de persévérance de l'enfant et de sa non-réussite. Elle se disait qu'en un cas semblable elle eût cru devoir encourager Marguerite à recommencer, à étudier la situation, et que même elle eût voulu joindre l'exemple au précepte. Mais chacun, se dit-elle, a son système en éducation. Tout en resta là.

Toutefois, Marguerite sentit s'accroître démesurément le désir de voir descendre, pour ne plus remonter, le terrible monsieur à soupirs.

Hélas ! il n'y paraissait pas songer, et semblait installé comme s'il eût été un des rouages nécessaires à la locomotion. Marguerite tâcha de s'en consoler, et, sur le conseil de son aïeule, reprit fort gentiment un ouvrage au crochet destiné à abrégé la longueur du voyage. Si le monsieur nerveux n'eût pas eu tant à faire, il eût remarqué la forte nuance entre ces deux éducations, et en eût inféré toutes sortes de pronostics. Il n'en inféra rien, et ne vit même pas que Jeanne, à force de s'ennuyer, profitait d'un moment où il ne bâillait pas pour se glisser sans bruit jusqu'à la place laissée vide auprès de Marguerite. Enfin, la jonction était faite !

Une jonction, c'est quelque chose ; mais ce n'est pas grand-chose si l'on n'est pas libre d'agir. Les fillettes, une fois réunies, ne savaient comment faire pour s'amuser ensemble ; elles se voyaient de plus près, c'était tout. Le monsieur nerveux les intimidait et glaçait leur élan. Enfin, tout bas, elles se dirent je ne sais quoi... qu'il faisait chaud, probablement, car la température sert de préface à quantité de négociations. Les grand'mères suivaient leurs mouvements et se regardaient l'une l'autre avec un commencement d'intérêt ; elles se sentaient déjà moins étrangères. Marguerite proposa à Jeanne de lui apprendre à faire du crochet ; c'était une excellente manière d'entrer en rapports. Jeanne accepta avec empressement, mais, au bout de cinq minutes, elle crut avoir étudié la chose à fond, et déclara que ce travail lui serait impossible.

— Essayez toujours, disait doucement Marguerite. Si vous ne réussissez pas, vous recommencerez jusqu'à ce que vous ayez compris.

— Mais cela m'ennuiera ! » répondait Jeanne.

Les deux caractères se dessinaient par ce peu de mots.

La dame fluette, rendue à la liberté, ne prétendait en user que dans l'intérêt général. D'un ton doux et aimable, elle offrit à Marguerite de lui enseigner un nouveau point, et celle-ci ne se fit pas prier. La leçon fut donnée et reçue avec toutes les qualités requises de part et d'autre, et l'on ne tarda pas à constater une complète réussite. Enfin, le terrible soupirant donna des signes précurseurs de son arrivée sur ce point de la terre qu'il allait assombrir de sa présence. Ses compagnes de route éprouvèrent un vif sentiment de plaisir ; on lui fit place, on lui facilita le passage ; et quand le bon monsieur fut bien réellement parti, tout ce monde, enchanté, fit connaissance. La dame fluette avait de l'entrain. Son émancipation progressive laissait percer une à une ses remarquables qualités. Elle était douée de discrétion, d'amabilité, de bon appétit, ainsi que le prouva un délicieux goûter qu'elle installa sur ses genoux avec une symétrie parfaite, et qu'elle voulut gracieusement faire partager aux petites filles.

Cependant, madame Mahé, l'aïeule de Jeanne, avait abandonné son coin pour celui qui faisait face à l'aïeule de Marguerite. Les deux dames, en se voyant de si près, furent tout étonnées. Chacune sembla retourner en arrière pour y retrouver quelque chose. Dans cette recherche, la grand'mère de Jeanne avait tout le mérite, vu la fluxion du vis-à-vis, sa voilette et sa mentonnière. Après quelques hésitations, on se regarda en souriant et l'on se reconnut complètement dans ce sourire, car c'est le dernier vestige que l'âge mûr abandonne à la vieillesse. C'est une œuvre laborieuse qu'une reconnaissance quand on ne se rencontre que tous les quarante ans. Ces dames avaient été voisines de campagne autrefois, et s'étaient perdues de vue tout en gardant l'une pour l'autre un de ces bons souvenirs qui ne se traduisent pas, qui ne se mettent pas à la poste, mais qui se réveillent tout à coup dans un serrement de main. En dépit de sa fluxion, madame Gervais leva sa visière pour faciliter les investigations, et l'on se donna les premiers signes du revoir. Ces premiers signes sont toujours prudents; on craint de s'avancer; connaît-on le terrain après tant d'années écoulées? Que de choses ont pu changer! que d'idées ne se ouvent peut-être plus à la même place!

La grand'mère de Jeanne allait plus vite, n'étant point gênée d'ailleurs par une fluxion; elle voulait savoir et commença par faire de ces questions vagues qui ne touchent à la vie que par les côtés extérieurs. De jeunes filles, être devenues grand'mères! Quel voyage! que d'étapes! Madame Gervais, voulant parler peu, répondit en quelques mots et choisit de préférence le rôle d'inquisiteur, écoutant avec un intérêt vraiment sympathique, surtout quand son interlocutrice lui eut dit: « Ma chère, depuis que nous nous sommes trouvées séparées par les circonstances, j'ai toujours eu du malheur; rien ne m'a réussi; il n'y a peut-être pas sur la terre une femme qui ait eu aussi peu de chance que moi! »

Madame Gervais, piquée par ce début, aurait voulu dire: « Ma chère Thérèse, racontez-moi donc votre histoire; » mais c'eût été indiscret, vu la présence, toute bienveillante d'ailleurs, de la dame fluette. Aussi, quand vint pour celle-ci le moment de quitter ses compagnes de voyage, madame Gervais se promit de sonder cette existence entièrement malheureuse qu'on paraissait vouloir lui faire connaître.

Le départ s'effectua dans un doux ensemble de saluts, de sourires, de politesses et d'adieux; puis, comme on se trouvait entre soi, la dormeuse n'ayant jamais compté, les petites filles s'emparèrent d'une des portières, et y établirent leur poste d'observation, remarquant les effets de paysage, les tourelles, les clochers, et bien plus encore les vaches et les moutons errant dans les plaines. C'est alors que les anciennes voisines de

campagne, avec beaucoup de bonhomie, se décidèrent à causer intimement.

« Vous voulez que je vous raconte ces quarante ans de vie, ma bonne Cécile? Très-volontiers. Vous verrez comme on peut souffrir et de combien de maux et de contradictions j'ai été la victime! Lorsque mamère vendit le bien de campagne qui touchait au vôtre, j'avais vingt-deux ans, s'il vous en souvient, et je n'étais pas mariée. Ma jeunesse avait passé dans un doux far niente qui, d'ailleurs, était pour moi le seul charme de la campagne. Aucun devoir sérieux, pas de fatigue; nul souci du présent, encore moins de l'avenir; je laissais à ma bonne mère le soin de tout prévoir, et de me composer une vie exempte de tracass. Elle avait la précaution de me cacher ce qui aurait pu nuire à mon repos. Je m'amusais avec quelques amies, je brodaï, je lisaï de jolis riens, le temps passait. Franchement, je n'avais de goût bien marqué que pour le repos. Ne pas me donner de peine, telle était la disposition constante de mon esprit depuis l'enfance et, à vrai dire, cette disposition est la même aujourd'hui. Ce qui me gêne m'ennuie; ce qui m'ennuie, je le déteste; ce qui me tracasse, je le secoue, c'est ma méthode.

— Si elle est bonne, vous avez bien fait de la suivre, dit malicieusement la dame à la mentonnière.

— Je ne sais pas si elle est bonne, je ne le crois pas; mais enfin, c'est la mienne, que voulez-vous? On ne se fait pas.

— Non, mais on se refait, aurait pu objecter le vis-à-vis, qui toutefois n'objecta rien, et prêta une oreille de plus en plus attentive.

Madame Mahé continua:

— A peine étions-nous fixées à Paris que deux partis se présentèrent. Deux, c'est du luxe! On me vantait les qualités solides de ces deux prétendants, me laissant la liberté du choix. Mon choix tomba sur un troisième, blond, jeune, gai, qui n'avait comme moi pour entrer en ménage que peu de fortune, beaucoup de bonne humeur et une forte inclination à faire ce qui lui plaisait. Ma mère trouvait que j'avais tort, mais, comme elle n'avait jamais voulu me contrarier en quoi que ce fût, nous nous mariâmes, Léo et moi, un beau jour de printemps, souriant à la vie, pleins d'illusions, et croyant réellement que le bonheur nous était chose due. Nous nous étions trompés, trompés ensemble.

Deux ans à peine écoulés, nous fûmes tout à coup arrêtés dans notre existence facile: Léo était un bon et joyeux ami plutôt qu'un guide sûr. Je m'étais abandonnée les yeux fermés à sa direction, et, comme lui aussi fermait les yeux, nous avions glissé sur la pente, et notre petite fortune se trouvait menacée.

— Alors, ma chère Thérèse, ce fut le jour des affaires sérieuses?

— Oui, mais nous les remîmes au lendemain.

La bonté de ma mère m'épargna tous ces ennuis, et ce fut elle qui prit la plus forte part de mes tracas. Aussi arrivai-je à me distraire à peu près complètement des vicissitudes d'un intérieur dont ma mère supportait tout le poids. Pauvre mère! qu'elle était dévouée! J'acceptais son dévouement sans presque m'en apercevoir. Tenez, Cécile, les enfants sont des ingrats!

— Ma bonne Thérèse, peut-être la grande bonté de votre mère vous a-t-elle empêchée de comprendre les difficultés de votre situation, et de chercher à y remédier?

— C'est possible; mais elle croyait bien faire, et je trouvais cela tout simple. Eh bien, voyez comme j'avais du malheur! Pour reculer du moins les mauvais jours, ma mère me laissait dormir, nous ne parlions jamais de mes ennuis, elle me les voilait par tendresse. Elle comblait les déficits, elle faisait face à tout. Léo et moi nous nous amusions, nous étions encore très-heureux. C'est alors que la fortune de ma pauvre mère se trouva compromise avec la nôtre!

— Mais, Thérèse, quand on ne fait pas son devoir, quand on ne calcule pas, ceci est inévitable. Il faut compter.

— Ah! c'est si ennuyeux! quand on est jeune, comment s'assujettir à ce point? D'ailleurs, quand on n'a pas de chance, que faire? Ce qui nous restait suffisait cependant pour nous tirer d'affaire; mais il fallait faire travailler ce capital, afin d'en augmenter les revenus. Nous résolûmes, d'après le conseil d'un vieil ami, entendu et sincère, d'entreprendre une petite exploitation rurale, qui devait nous créer des ressources progressives. Ce vieil ami, habile agriculteur, et notre conseiller, était lourd et lent, deux défauts irritants au dernier point! Léo et moi, nous étions jeunes, nous voulions aller vite.

— Me voilà donc installée de nouveau à la campagne, mais dans des conditions tout autres; il fallait faire valoir.

— Ce doit être intéressant?

— N'en croyez rien! C'est avant tout parfaitement ennuyeux! Je n'entendais parler que foin, luzerne, veaux, couvées! le tout d'un prosaïsme sans pareil. Et le vieil ami semblait la personification de ces vers de La Fontaine :

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Il m'ennuyait vraiment outre mesure. Sa morale était fatigante, et en dépit de ses sages avis et de sa mine renfrognée, j'arrivai à me créer une existence ressemblant autant que possible à celle des villes. J'invitai mes amies, nous faisons de bons diners, des excursions; on riait, on dansait, on s'amusait enfin, car il faut bien s'amuser.

— Et votre affaire?

— Ah! notre affaire! c'était précisément le côté fâcheux de notre vie. Les bases de cette ex-

ploitation avaient été coûteuses à établir; le matériel était considérable. Il fallait payer les hommes de journée, les femmes, les filles, tous personnalités fort négligentes, et que nous aurions dû, prétendait le vieil ami, surveiller comme des enfants. Bref, nous étions volés comme en un bois, parce que... parce que nous avions du malheur, je vous l'ai dit en commençant. C'est au point que nos champs et nos prés rendaient de moins en moins; nos animaux semblaient frappés en naissant; le bétail était maigre et chétif; pas d'élèves possibles, sinon des avortons; nos arbres fruitiers mouraient, tout périlait. Le vieil ami se fâcha contre nous, bien mal à propos; il y eut scission, et, depuis son départ, déconfiture complète. Il fallut vendre à vil prix! Fallait-il avoir peu de chance?

« Nous retournâmes à Paris, non sans emporter le souvenir des lamentations du vieil agriculteur, qui aurait voulu faire de nous des campagnards achevés.

— Le fait est que, pour tirer parti d'une campagne, il faut bien être campagnard?

— Ma chère, je vous dis que, fussions-nous devenus chou et citrouille, Léo et moi, nous n'aurions pas réussi. Certaines personnes ont beau faire, leur mauvaise étoile les poursuit.

— Qu'avez-vous entrepris après ce premier échec?

— Une affaire commerciale pleine d'avenir, disait-on. Il est certain que l'on devait gagner de l'argent sans se donner beaucoup de peine, condition essentielle à nos yeux. Mon mari me ressemblait; il aimait l'air, l'espace; il avait horreur de tout assujettissement, de tous ces servages qui font des hommes autant de pantins à ficelle, ne bougeant que par une impulsion étrangère. C'est pourquoi il confia les intérêts de son commerce à un monsieur fort bien, tout à fait comme il faut.

— Sans contrôle?

— Sans contrôle. Nous croyions être sûrs de lui. Et, au fait, ce monsieur s'acquitta parfaitement de ce dont il était chargé, jusqu'à ce que, un beau jour, je ne sais vraiment à quel propos, il imagina d'emporter la caisse! Concevez-vous cela? Quand j'y songe, j'en suis encore tout étonnée. Un homme qui avait très-bonne façon, des mœurs douces, un extérieur décent, une physionomie intéressante, enfin un homme tout à fait bien.

— Votre mari le connaissait donc bien peu?

— Apparemment. Vous savez, ma chère, on croit toujours connaître. Un fripon ressemble tant à un brave homme!

— Mais alors, pourquoi cette confiance aveugle!

— Oh! nous ne sommes pas méfiants, ni Léo, ni moi: Quand on n'a jamais fait tort d'un n'importe qui, comment se figurer qu'on veut vous nuire? Cela ne vient même pas à l'idée.

D'ailleurs, quand on a du malheur, tout arrive; il faut crouler, il le faut absolument et c'est ce que nous avons fait.

« Au milieu de tant d'épreuves, il fallait élever nos enfants, Édouard et Christine. C'était un devoir difficile à remplir. Nous tenions par-dessus tout à ce qu'ils regussent, chacun dans leur genre, une excellente éducation.

— C'était fort sage, ma bonne amie, car une bonne éducation est une ressource pour l'avenir.

— C'est pourquoi nous avons résolu de nous imposer les plus grands sacrifices.

— Quel dévouement!

— Oui, mais vous allez voir comment, quand on a du malheur, on est récompensé de ce genre de dévouement? Édouard a été élevé avec les fils des plus riches familles de notre pays. Nous n'avons rien épargné; et même, pour qu'il fût plus heureux, nous lui faisions de ses congés des jours de fête. Il avait autant de joies que ses camarades et nous lui donnions, pour ses menus plaisirs, plus d'argent, je vous l'assure, plus qu'il ne m'en restait, à moi, pour ma dépense personnelle. Eh bien, ce que tous ces soins ont fait de notre Édouard, je vous le donne en mille à deviner?

— Un égoïste?

— Précisément. Cela doit bien vous étonner, ma chère? Pendant que d'autres mères, beaucoup moins dévouées que moi, jouissaient de leurs fils qu'elles n'avaient pas élevés avec tant de sacrifices, moi j'avais la douleur de voir le mien rapporter dans la famille une sottise fierté, le dédain d'une vie très-simple, le dégoût de toute occupation sérieuse. Il ne se plaisait que dans la société de jeunes gens brillants à l'extérieur, sans valeur au fond, dont l'existence facile se composait de chasse, de jeu, de mille inutilités. Comment faire face à de pareils besoins? Cela était impossible. Il fallait travailler, connaître et comprendre notre position, de plus en plus restreinte. Mon mari faisait de la morale; mais le jeune homme n'écoutait pas; et, pour être franche, mon bon Léo n'avait pas ce qu'il faut à un père pour prêcher à son fils l'économie, le travail opiniâtre, la suite dans les idées, et tout ce qui peut assurer une carrière.

Édouard, encore plus léger, plus inconstant que Léo, ne put se plier à aucune règle; tout travail suivi lui faisait peur. Il ne pensait qu'à fuir les ennuis, à s'amuser, comparant sans cesse notre existence, forcément étroite, à celle de ses riches amis, se regardant comme une victime du sort, parce qu'il ne pouvait pas mener joyeuse vie, monter à cheval, et passer son temps au café ou au cercle. Bref, le pauvre enfant guida si mal sa barque que, un beau jour, ne sachant plus comment faire, il s'engagea! Beau résultat, n'est-ce pas, quand des parents se sont saignés pour faire donner à un fils une éducation

des plus soignées, des plus brillantes?... Mais c'est ainsi quand on a du malheur... La fatalité vous poursuit, tout tourne contre vous; ce qui réussit aux autres ne vous réussit pas; vous avez beau faire, il faut souffrir de tout; c'est vraiment décourageant!

La dame à la mentonnière aurait pu répondre qu'une éducation solide et pratique aurait été mille fois préférable pour Édouard, et que le contact de jeunes gens riches et oisifs lui avait rendu doublement amère sa position; mais d'une part la fluxion, de l'autre la crainte de froisser, tout la portait au silence, et madame Gervais se contenta de deux ou trois soupis bien placés, et de ces plaintes vagues qui ne disent pas précisément: « Ma bonne amie, vous avez eu soin de vous préparer à vous-même des soucis et des larmes, en élevant votre fils bien au-dessus de sa position. Ce que vous appelez avoir du malheur est tout simplement de l'imprudence. »

Pendant cette conversation, les deux petites filles, après avoir longtemps regardé le paysage, s'étaient assises, et Marguerite, toujours désireuse d'apprendre quelque chose de nouveau, avait demandé à Jeanne de lui prêter son jeu de solitaire. Elle était, pour un moment, fort sérieuse, et se perdait dans des combinaisons qui, il faut l'avouer, ne réussissaient guère. Cependant, la bonne volonté ne faisait pas défaut, même elle éprouvait ce besoin de chercher que donne la patience et qui empêche de se rebuter. Jeanne lui disait à chaque instant: « Laissez donc ce jeu; on ne peut pas en venir à bout, et cela vous empêche de remuer; vous allez vous ennuyer! » Marguerite répondait: « Non, puisque j'ai commencé, il faut continuer; je veux savoir jouer au solitaire! » Les grand-mères regardaient les jeunes voyageuses et se disaient bien sûr, chacune au fond du cœur: « Comme ma petite fille me ressemble! » Parfois un regard, un sourire encourageaient Marguerite. Sans détourner son attention de l'entretien, madame Gervais jetait de temps en temps une parole à la petite chercheuse: « Allons, donne-toi de la peine, ne te lasse pas, sois persévérante. »

Au contraire, madame Mahé regardait l'enfant avec une sorte de compassion, la plaignant de s'appliquer ainsi pour une chose qui vraiment n'en valait pas la peine.

Madame Gervais, curieuse d'apprécier la suite de cette existence agitée, interrogea son ancienne voisine de campagne au sujet de sa fille:

« Du moins, votre chère Christine a dû vous donner de grandes consolations, puisque vous l'avez élevée avec tant de soins? »

— Ma bonne amie, les enfants ne répondent jamais à votre idéal. Christine était certainement, à vingt ans, une fille accomplie. Je ne crois pas qu'il soit possible de recevoir une éducation plus complète; elle était excellente musicienne, elle peignait, elle dansait, elle chantait, elle montait

à cheval, elle nageait; enfin, je vous l'assure, c'était, toute vanité maternelle à part, une fille accomplie. Nous l'avions mise dans un pensionnat qui avait la vogue, où les élèves prenaient des manières du grand monde. Elle avait tout pour elle : la taille, la beauté, l'esprit, la grâce. Vous croyez peut-être que, pour prix de tous nos sacrifices, nous avons réussi dans les soins exceptionnels donnés à notre enfant? Non, ma bonne amie, non! Oh! la fatalité, c'est quelque chose de terrible, qui vous poursuit avec acharnement, qui ne vous abandonne qu'après vous avoir terrassé!

Christine, quand elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, revint dans notre intérieur; elle y souffrit de tout; elle semblait destinée à figurer sur un grand théâtre, et l'obscurité du rôle qu'elle avait à jouer la décourageait. Triste, ennuyée, elle ne se pliait qu'avec répugnance aux usages de la famille; ne pas aller dans le monde fut pour elle une véritable peine; et cependant, notre peu de fortune ne nous permettait pas de l'y conduire. Toutes ses amies de pension brillaient, tandis qu'elle restait dans l'ombre. Ces jeunes filles venaient lui raconter leurs succès, lui vanter leurs plaisirs, et elle ne pouvait que souffrir de l'étroitesse de notre genre de vie. Bientôt sa contrariété devint chagrine; elle trouvait son

sort malheureux. Ses toilettes étaient à son avis trop simples; ses occupations trop monotones; notre cercle de société trop étroit, nos habitudes trop bourgeoises. En un mot, notre chère et brillante Christine n'avait pas l'air d'être de la famille, et je ne puis vous dire combien cela nous affligeait! Oui, le malheur m'a poursuivie jusqu'à là; et cependant, j'avais fait les plus grands sacrifices; je crois n'avoir rien à me reprocher.

Quand est venu le moment de marier Christine, notre inquiétude a redoublé. Les partis qui se présentaient étaient à l'instant éloignés par un refus positif. Il fallait à notre élégante toute autre chose. Elle avait des prétentions vraiment exagérées, beaucoup d'illusions, pauvre petite! et des idées absolument en opposition avec celles que doit avoir une jeune personne raisonnable, destinée à ne pas jouir des biens de la fortune. S'occuper des détails de l'intérieur lui paraissait au-dessous d'elle; il fallait qu'elle fût servie selon ses caprices, qu'on lui évitât tout ennui, toute fatigue; et dans ces dispositions, auxquelles ajoutaient encore certaines lectures romanesques, elle attendait je ne sais quoi, un mariage chimérique, quelque prince Charmant, du genre de ceux qu'a rêvés Perrault; il ne s'en présentait point.

(La suite au prochain Numéro.)

M^{me} de STOLZ.

LES MAURÉNAL

(SUITE)

Et, comme il la saluait pour prendre congé, on frappa doucement à la porte, c'était le docteur Morlot.

« J'avais un malade à visiter dans les environs et je n'ai pas voulu passer près d'ici sans vous présenter mes hommages, mademoiselle.

— Voilà qui est fort aimable, docteur, et vous le serez plus encore si vous voulez bien partager mon repas du soir; c'est si triste de manger tous-jours seule! On m'a précisément apporté de Saint-Nazaire une magnifique dorade.

— Une belle dorade n'est pas à dédaigner, répondit M. Morlot, j'accepte volontiers votre gracieuse invitation.

— Et M. de Maurénal nous fera-t-il l'honneur d'être aussi notre convive?

— Non, dit-il, ma mère m'attend pour souper,

et elle serait fort en peine si elle ne me voyait point revenir à l'heure précise. Adieu, mademoiselle, adieu docteur, bon appétit à tous deux!

— N'appriivoiserez-vous donc pas cet ourson? dit le docteur à Théonie quand Georges les eut quittés; ce serait cependant un grand service à lui rendre.

— Et comment puis-je m'y prendre pour cela? répondit la jeune fille avec un certain dépit. D'ailleurs, ajouta-t-elle aussitôt, je le trouve très-bien comme il est; n'est-il pas la bonté, la générosité mêmes? Que peut-on désirer davantage?

— Un peu plus de caractère, de résolution, d'ardeur, de jeunesse en un mot; il est timide comme une pensionnaire, gauche comme un vil-

lageois ; il ne sait ni entrer ni sortir d'un salon ; il est très-instruit, savant même, on peut le dire, loyal, obligeant, plein de bonnes qualités, mais il ne sait nullement les faire valoir, et j'enrage de le voir inférieur, en apparence, à des hommes qui ne le valent pas. C'est la faute de sa mère, femme très-respectable, sans doute, et j'ajouterai même l'une des plus charmantes que j'aie connues, mais tellement égoïste dans sa tendresse que, pour ne point se séparer de son fils, et pour que personne ne prit sur lui quelque empire, elle l'a tenu en lisière jusqu'à ce jour, ne lui permettant d'autre société que la sienne.

— Et qui donc lui a fait faire ses études ?

— Des professeurs venant chaque jour de la ville, et aux leçons desquels madame de Maurénal assistait toujours de peur qu'il ne s'écartassent du programme qu'elle avait tracé et qu'ils ne lui apprissent des choses qu'elle désirait qu'il ignorât ; de sorte qu'avec cette habitude d'être continuellement dirigé, je suis persuadé qu'à son âge, il ne serait pas capable de se conduire seul dans le monde, s'il était privé de son Mentor, et c'est une grande faute de la part d'une mère. Je le lui ai dit souvent, mais je n'ai pas eu le talent de la convaincre. Il est vrai que la pauvre femme a été si malheureuse dans ses autres affections, qu'elle est excusable dans l'excès de celle-ci.

— Est-ce que vous connaissez depuis longtemps la famille de Maurénal ?

— J'ai été le subrogé tuteur de Georges, répondit M. Morlot, j'ai vu sa mère presque encore enfant, et, quoiqu'il n'y ait pas eu de grandes catastrophes dans sa vie, c'est une triste histoire que la sienne.

— Voulez-vous me la conter, cher docteur ? madame de Maurénal est si aimable, si distinguée, qu'elle a sur moi un singulier ascendant ; elle a été du reste si parfaitement bonne à notre égard que tout ce qui la concerne m'intéresse vivement. »

M. Morlot regarda la pendule.

« Il n'est guère que six heures, dit-il, et vous soupez à sept, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour vous apprendre ce que vous désirez savoir. »

Ils s'installèrent sous la tonnelle, où Théonie avait sa table à ouvrage et qui lui servait presque de salon. Le temps était doux et pur, le disque du soleil se plongeait peu à peu dans la mer, laissant encore dans le ciel quelques rayons d'une lumière adoucie ; les grandes ombres descendaient des collines et une brise parfumée rafraîchissait l'atmosphère.

IV

MADELEINE DE MAUGIS

Il y a plus de trente ans de cela, mademoiselle, j'étais jeune alors, j'étudiais la médecine à

Paris, et je profitais volontiers du temps qui me restait libre pour aller, les jeudis après midi, au faubourg Saint-Germain, visiter ma jeune sœur, interne au couvent de la Visitation.

C'était une grande fillette de quinze à seize ans, au franc sourire, à l'air doux et aimable, qui me racontait, avec une animation souvent risible, tous les petits événements de sa vie de pensionnaire ; les exercices à la chapelle, les discours de M. l'aumônier, le rôle qu'elle avait rempli dans la représentation dramatique, donnée le jour de sa fête, à madame la supérieure, et surtout les faits et gestes de ses bonnes amies, dont les noms m'étaient devenus familiers à force de les entendre répéter. Il y en avait un surtout qui revenait à tout moment sur les lèvres de Clotilde, c'était celui de Madeleine de Maugis, la belle des belles, la plus instruite, la plus spirituelle et la plus aimée de toutes ses jeunes compagnes.

« Si tu savais comme elle est gentille, comme elle est bonne, ma Madeleine, me disait Clotilde dans son langage naïf ; tiens, je voudrais qu'elle fût ta femme pour resserrer encore plus notre amitié ; et dans le fait, pourquoi ne l'épouserais-tu pas, Albert ? Je suis sûr qu'elle y consentirait volontiers pour devenir ma sœur.

— Tu es folle, repris-je, est-ce que je puis me marier à vingt-deux ans, ayant peu de fortune et point d'état.

— C'est vrai, dit-elle, je n'y avais pas songé ; mais dans quelques années d'ici, lorsque tu seras médecin, et que tu gagneras beaucoup d'argent, nous reprendrons ce joli projet ; en attendant je veux au moins que tu voies Madeleine, afin de juger par toi-même de sa grâce et de sa beauté.

— Je ne demanderais pas mieux, ma chère Clotilde, mais je n'en connais pas le moyen.

— J'ai tout prévu, tout arrangé dans ma tête. Présente-toi à la grille, dimanche, après midi, dis à la sœur tourière qu'il faut absolument que tu me parles ? La tourière, qui te connaît bien, te fera entrer au parloir, j'y viendrai tout de suite, et je te montrerai ma bonne amie ; c'est convenu. »

Soit pour lui faire plaisir, soit pour voir mademoiselle de Maugis, je fus exact au rendez-vous.

La tourière ne fit pas trop de difficulté pour me laisser entrer, quoique ce ne fût pas jour de parloir.

« Eh bien ? dis-je à Clotilde en l'embrassant, comment vas-tu t'y prendre pour tenir ta promesse ?

— Chut ! dit-elle en mettant un doigt sur sa bouche, tu vas la voir bientôt. Madeleine n'a plus ni père ni mère, et sa tante, la douairière de Maugis, qui en prend soin, est si âgée et craint tant le bruit et le mouvement, qu'on fait pour elle une exception et qu'on lui permet de venir le dimanche au lieu du jeudi, où il y a

toujours beaucoup de monde au parloir ; tiens, là voilà qui arrive, accompagnée de mademoiselle Adélaïde, sa femme de confiance, et l'on a sans doute averti Madeleine, qui ne tardera pas à paraître. »

J'aperçus alors une vieille dame à l'air distingué, s'avancant péniblement, appuyée sur le bras de sa camériste. Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit, dans un fauteuil placé là pour elle. Un instant plus tard, la porte de communication entre le monastère et le parloir s'ouvrit, et une jeune fille s'élança toute joyeuse vers la vieille dame, qui l'embrassa tendrement.

« C'est elle, c'est Madeleine, me dit tout bas ma sœur ; regarde-la bien vite pendant qu'elle ne fait pas attention à nous.

— Comment la trouves-tu ?

— Délicieuse et cent fois plus belle que je ne me l'étais figurée.

— Hein, dit-elle, toute radieuse, je savais bien que tu en serais ravi. »

En ce moment, mademoiselle de Maugis ayant aperçu ma sœur, la salua avec un doux sourire, qui laissa voir deux rangées de petites dents naçantes comme les perles d'un collier, puis elle reprit avec sa vieille tante la conversation commencée.

La vieille dame avait dû être belle dans son jeune temps ; l'âge, la maladie, le chagrin peut-être, avaient entièrement détruit cette beauté, mais la noblesse de son maintien, l'expression de bienveillance répandue sur ce visage flétri, la rendaient encore agréable ; quant à sa nièce, je n'avais de ma vie rien vu de si parfait.

Madame de Maugis s'était levée pour regagner sa voiture, sa nièce lui donna le bras jusqu'à la porte du parloir, l'embrassa à plusieurs reprises et la confia aux soins de la camériste, qui semblait faire un peu partie de la famille.

Mademoiselle Madeleine regagna ensuite la porte intérieure, nous fit, avant de partir, une gracieuse révérence et disparut à nos regards.

Peu de temps après, une grosse maladie de mon père m'obligea à retourner dans ma famille, et, par suite de circonstances fort peu intéressantes à raconter, je me décidai à entrer dans le corps des chirurgiens de marine. Je ne vis donc plus mademoiselle de Maugis, et je n'appris que beaucoup plus tard, par ma sœur Clotilde, demeurée toujours son amie, ce que je vais vous dire :

Un an après mon départ, Madeleine fut appelée au parloir, où elle courut, toute joyeuse. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu de trouver la douairière seule avec Adélaïde, elle vit auprès d'elle deux hommes qu'elle ne connaissait point. L'un était un beau vieillard à cheveux blancs, au front vénérable, à la physionomie douce et bienveillante. L'autre était un homme de quarante à quarante-cinq ans, portant une rosette rouge à sa boutonnière, grand,

roide et fort laid. Il était très-marqué de la petite vérole et avait le visage comme coupé en deux par une balafre qui lui donnait un air terrible. Ses yeux perçants étaient surmontés d'énormes sourcils, et ses moustaches hérissées comme celles d'un chat.

Les deux hommes se levèrent en même temps pour saluer mademoiselle de Maugis, le vieillard, avec toute la courtoisie des gentilshommes d'autrefois ; son compagnon, avec le sérieux et la roideur d'un soldat.

« Ma chère enfant, lui dit la douairière, je vous présente le chevalier de Maurénal, l'ami intime de votre grand-père, dont vous m'avez souvent entendue parler, et le colonel de Maurénal, son fils, qui a vaillamment fait la guerre en Afrique, et qui s'est distingué dans plusieurs combats. »

Mademoiselle de Maugis fit aux visiteurs une profonde révérence.

« Charmante ! délicieuse ! murmura le chevalier à l'oreille de la vieille dame, qui lui répondit par un sourire de satisfaction.

Le colonel garda le silence, mais ses yeux obstinément fixés sur l'orpheline, témoignaient qu'elle ne lui était pas désagréable à voir.

« Vous ressemblez à madame votre tante, lorsqu'elle ne comptait encore que dix-sept printemps, comme vous à présent, mademoiselle, lui dit le vieillard d'un ton de galanterie un peu suranné, mais qui ne parut pas déplaire à ces dames. Vous avez sa beauté et sa grâce, et, si j'en juge par votre aimable physionomie, vous en avez aussi la bonté. »

La conversation, ainsi engagée, se prolongea quelque temps sans que le colonel parût s'y intéresser ; puis les visiteurs prirent congé de mademoiselle de Maugis en témoignant le désir de la revoir bientôt.

Le lendemain matin, mademoiselle Adélaïde vint demander à la supérieure l'autorisation de conduire Madeleine auprès de la douairière, qui avait à lui parler d'affaires très-sérieuses, et qui se trouvait trop souffrante ce jour-là pour se rendre au couvent. La permission fut accordée, et la jeune fille trouva sa tante dans son lit, avec un peu de fièvre et une forte douleur au côté.

« J'ai voulu t'entretenir en particulier, ma mignonne, afin d'assurer ton avenir avant de partir de ce monde, ce qui ne tardera peut-être pas beaucoup.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, bonne tante !

— C'est une idée à laquelle il faut bien que je m'habitue, et toi aussi, mon cher cœur ; mais venons au fait, et ne m'interromps pas surtout, car je me sens très-fatiguée.

« Je t'ai amenée hier messieurs de Maurénal, qui désiraient te connaître, et qui t'ont trouvée toute charmante, comme tu l'es en effet. La famille des Maurénal est très-ancienne et fort considérée dans sa province. Le chevalier a eu deux

fil, dont le plus jeune, marié à mademoiselle de Larochevallon, est mort sans enfant, l'année dernière, laissant une veuve désolée et un père inconsolable; l'aîné, qui a suivi la carrière des armes et fait avec gloire toutes les campagnes modernes, n'avait jamais voulu se marier, mais depuis la mort prématurée de son frère, cédant aux pressantes sollicitations de son père, il s'est décidé à prendre femme; sa position dans le monde est superbe, il est commandeur de la Légion d'honneur, colonel d'infanterie et sur le point de passer général; la fortune des Maurénal, sans être énorme, est cependant considérable, et en preux chevalier, fort au-dessus des calculs intéressés des hommes de l'époque actuelle, le colonel ne tient pas à la dot; ce qui le touche, c'est la naissance, l'éducation, la douceur du caractère. Trouvant en toi tous ces avantages réunis, il m'a demandé ta main et...

— Mais, moi, je ne veux pas l'épouser! interrompit la jeune fille avec un mouvement de terreur instinctive.

— Et pourquoi cela, ma chère petite?

— Parce qu'il est trop laid et qu'il me fait peur avec ses manières brusques et sa mine rébarbative; si c'était le père, je m'y déciderais peut-être, car il a l'air très-bon et très-aimable, mais lui, c'est impossible!

— Le chevalier a quatre-vingts ans, dit madame de Maugis, sans pouvoir s'empêcher de rire, il n'est donc pas probable qu'il songe à se marier.

— Eh bien! monsieur son fils n'a rien de mieux à faire que d'imiter ce bon exemple! s'écria Madeleine tout émue.

— Parlons sérieusement, ma mignonne, reprit la douairière avec calme; sois persuadée tout d'abord que je ne désire que ton bonheur et que je n'ai pas la moindre envie de te traîner à l'autel comme une victime; je crois seulement de mon devoir de te bien faire connaître ta position.

» Tu es sage, tu es belle, tu as mille bonnes qualités, mais tu ne possèdes pas un sou vaillant; ton père y a mis bon ordre en mangeant son bien sans compter, comme un extravagant. Malheureusement, je ne suis pas riche non plus, moi, ta plus proche parente, puisque je n'ai presque pas d'autre bien que mon douaire, avec lequel j'ai pu t'élever et entretenir ma maison sur un pied convenable, mais qui s'éteindra avec moi. Nous vivons dans un siècle où peu de gens préfèrent les vertus à l'argent, et ceux mêmes dont les sentiments sont assez élevés pour ne point adorer le veau d'or, ne peuvent se passer de dot; car il faut vivre, après tout, et, si la fortune leur fait aussi défaut, ils sont bien obligés d'en trouver chez leur femme. Que deviendras-tu donc quand je ne serai plus de ce monde, ce qui pourrait arriver bientôt?

— Dieu veillera sur moi, ma tante, il vous con-

servera à ma tendresse. D'ailleurs je saurai, s'il le faut, travailler pour vivre, ajouta-t-elle d'un ton résolu.

— Petite ressource, ma mignonne, pour une fille habituée dès l'enfance aux aises de la vie, répondit, en branlant la tête, la positive douairière; ce n'est pas avec ces petites mains blanches et ces doigts effilés que l'on abat beaucoup d'ouvrage de couture.

— J'ai quelques talents, ma tante, et je pourrai peut-être en tirer parti.

— Oui, je sais que tu pianotes agréablement pour ton âge, et que tu as eu plusieurs fois au couvent le premier prix de dessin; c'est fort bien, sans doute, mais de là à devenir une artiste capable de faire des tableaux qui se vendent ou même de donner des leçons, il y a loin.

» Le colonel de Maurénal connaît parfaitement ta position de fortune, c'est donc une preuve de désintéressement de sa part que de demander ta main, lui qui pourrait facilement trouver quelque riche héritière. J'ai pris sur sa conduite les renseignements les plus minutieux, et j'ai acquis la certitude que c'est un homme de mérite, qui soutiendra dignement l'honneur de son nom. Quant à la laideur que tu lui reproches, tu me permettras mignonne, de ne pas être de ton avis. Le colonel est grand et bien fait, ses traits nobles et réguliers rappellent ceux de son père et de son grand-père, qui ont toujours passé pour de beaux garçons; il est vrai que la cicatrice qu'il porte au visage lui prête une expression de dureté qui lui nuit au premier abord; ce sont cependant là, mon enfant, des traces glorieuses, car c'est en combattant pour sa patrie que le colonel a été blessé de la sorte.

— C'est glorieux, sans doute, mais c'est fâcheux cependant, dit Madeleine devenue plus calme.

— Toute femme au noble cœur, aux sentiments élevés, s'habitue aisément aux traces d'honorables blessures, répondit la douairière.

— Et ces marques profondes de petite vérole qui criblent son visage, qu'en dites-vous? ma tante.

— Que ces marques aussi sont un signe d'honneur, car elles rappellent une bonne action; c'est une petite histoire qui me revient à l'esprit et que je te conterai volontiers, parce qu'elle peut servir à t'éclairer sur le caractère de ton prétendu.

» M. de Maurénal, n'étant encore que capitaine, faisait la guerre en Afrique, lorsqu'après un combat sanglant, il arriva, à la tête de sa compagnie dans un village arabe, que ses habitants avaient abandonné la veille.

» Le soleil était déjà couché, et les soldats français, accablés de fatigue, se trouvaient hors d'état de rallier le camp. Le commandant fit donc faire halte et décida qu'on passerait la nuit dans le village, dont les chétives maisons furent visi-

tées avec soin ; elles étaient désertes, à l'exception de la plus petite de toutes, dans laquelle le capitaine de Maurénal trouva une pauvre femme à l'agonie et un enfant malade. La mère mourut une heure après. Le capitaine prit alors dans ses bras le petit orphelin, lui fit donner des soins par la cantinière de sa compagnie, et l'ayant ensuite mené à Alger, le confia à de bonnes religieuses et le plaça plus tard dans un petit séminaire, où l'on en fit un honnête homme et un bon chrétien ; mais au chevet de la mère mourante et au contact de l'enfant, malade comme elle de la petite vérole, M. de Maurénal avait pris le germe de cette terrible maladie, dont il manqua mourir et dont il porte encore les marques.

— C'est en effet une bonne action et qui prouve un bon cœur, répondit la jeune fille, devenue pensive. »

Au même instant Adélaïde annonça le médecin, qui prescrivit une potion et recommanda le repos. Lorsqu'il se retira, mademoiselle de Maugis l'accompagna dans l'antichambre, et, se trouvant seule avec lui :

« Monsieur le docteur, dit-elle d'une voix tremblante, est-ce que ma tante serait dangereusement malade ? »

— Je ne dois pas vous le cacher, mademoiselle, son état est des plus graves. »

La jeune fille essuya quelques larmes qu'elle ne put retenir ; mais, prenant aussitôt la résolution la plus convenable dans la circonstance :

« Je ne retournerai pas ce soir au couvent, dit-elle à Adélaïde, qui était venue la rejoindre, je reste ici pour t'aider à soigner ma tante, et, à nous deux, nous la sauverons, j'espère. »

Elle écrivit à madame la supérieure pour l'informer de sa position.

V

MADAME DE MAURÉNAL

Vers le soir du même jour, le vieux chevalier vint prendre des nouvelles de madame de Maugis, et, d'après les ordres de sa tante, Madeleine le reçut au salon.

C'était véritablement un excellent homme que le chevalier de Maurénal ; il prenait tant d'intérêt à la santé de la tante, il se montrait si aimable et si affectueux pour la nièce, qu'elle se sentait entraînée vers lui par une filiale tendresse. Il ne fut pas question du colonel, ce jour-là ; mais il vint le lendemain soir avec son père, et, soit que tout le bien qu'avait dit de lui la douairière eût produit une impression favorable sur l'esprit de la jeune fille, soit qu'elle fût un peu habituée à son visage, il lui parut moins terrible et moins désagréable qu'au couvent.

Le colonel de Maurénal était certainement un homme d'honneur, d'une probité à toute épreuve, d'une moralité irréprochable, d'une bravoure qui allait souvent jusqu'à la témérité ; mais violent de caractère, méfiant, susceptible, absolu dans ses idées ; rude et sévère par nature. Il était de ceux qui ne paraissent pas nés pour les plaisirs tranquilles du foyer domestique ; aussi ne se serait-il jamais marié, si son père ne l'avait fortement engagé à prendre femme ; mais, du moment où il s'y fut résolu, il trouva que mademoiselle de Maugis, belle, bien faite, d'une naissance égale à la sienne et d'un âge à se plier aisément aux volontés de son mari, réunissait toutes les qualités désirables dans la femme destinée à perpétuer sa race. Il ne l'aimait point dans l'acception douce et tendre de ce mot, mais il la regardait avec plaisir, parce qu'il la trouvait jolie, et il s'y intéressait déjà, comme à un bien qui devait lui appartenir un jour ; aussi daignait-il quelquefois lui demander des nouvelles et, s'il apercevait sur ce charmant visage les fatigues d'une veille prolongée ou la trace des inquiétudes que donnait souvent à la jeune fille l'état de la malade, il lui recommandait, d'un ton d'autorité, de se ménager davantage ; mais ses yeux sombres et fauves s'adoucis-saient alors et prenaient une expression singulière, qui ressemblait presque à de la tendresse.

Cependant, en dépit des tristes prévisions du médecin, l'état de la douairière s'améliora sensiblement, et bientôt elle put quitter son lit et faire même, avec Madeleine et le chevalier de Maurénal quelques promenades en voiture.

Les projets de mariage furent alors repris avec ardeur par les deux vieux amis, et Madeleine, après avoir hésité quelque temps encore, donna enfin son consentement.

Les présents de nocce furent superbes ; si le colonel ne s'entendait guère à exprimer de tendres sentiments, il se montrait du moins généreux et magnifique, et, deux mois après sa sortie du couvent, mademoiselle de Maugis devenait madame de Maurénal.

Quinze jours plus tard, et quoique son congé ne fût pas expiré, le colonel recevait l'ordre de retourner en Afrique ; les Kabyles s'étaient révoltés et la présence du chef était nécessaire à la tête de son régiment.

Il n'était jamais entré dans les combinaisons de M. de Maurénal de conduire sa femme en Algérie ; encore moins pouvait-il y penser en temps d'expédition.

« Je vous laisse en bonnes mains, lui dit-il en la quittant, un peu ému d'avoir vu deux larmes briller comme des diamants aux paupières de Madeleine ; entre mon père et votre bonne tante, vous serez très-heureuse, j'espère. D'ailleurs les Kabyles seront bientôt soumis et notre séparation ne sera pas longue.

— Vous m'écrirez souvent ? dit-elle.

— Quant à cela, je ne saurais vous le promettre, le temps manque toujours en campagne, et d'ailleurs je ne suis pas très-fort dans l'art épistolaire.

— Vous m'apprendrez du moins que vous vous portez bien, c'est tout ce que je vous demande.

— Allons, c'est convenu, adieu et bon courage!

Il referma la porte vivement, et courut à la gare.

Madeleine, restée seule, demeura toute pensive, la tête appuyée entre ses mains. Était-elle véritablement bien attristée de ce départ subit? Elle le croyait sans doute et elle appelait du fond de son âme toutes les bénédictions célestes sur l'homme dont elle portait le nom, mais il y avait dans un des replis les plus secrets de son cœur un sentiment involontaire de soulagement et de délivrance. Toute jeune et toute timide encore, elle aurait eu besoin de trouver dans le mari auquel elle avait engagé sa foi, des encouragements et de la tendresse, et le colonel avec son air sévère, sa voix brève et impérieuse, lui inspirait plus de crainte que d'affection; mais les consolations que la douairière crut, de bonne foi, très-nécessaire de lui prodiguer, les aimables attentions de son beau-père, l'amour paternel qu'il lui témoignait eurent bientôt ramené le sourire sur ses lèvres.

Plusieurs semaines s'écoulèrent de la sorte, jours de paix et presque de bonheur, car l'on avait de bonnes nouvelles du colonel, il avait écrit à sa jeune femme (en style de bulletin, il est vrai) qu'il avait eu un cheval tué sous lui, mais qu'il se portait bien et que l'ennemi avait été battu; quant à l'époque probable du retour, il n'en était pas question, on pensait généralement à Paris que la campagne serait plus longue qu'on ne l'avait cru d'abord, et peut-être, après tout, Madeleine n'en était-elle pas trop fâchée. Aimée et choyée par les deux vieillards, dont elle était la joie et l'espérance, elle leur rendait en affection, en petits soins, en gentillesse, toutes les bontés qu'ils avaient pour elle, et cet échange de tendresse et de bons procédés lui suffisait entièrement. Cependant ce bonheur ne dura guère: la douairière, que l'on croyait parfaitement rétablie, retomba malade et mourut peu de jours après, dans les bras de Madeleine et de sa fidèle Adélaïde, sa filleule et son amie.

Il faut avoir passé par ces terribles épreuves pour comprendre les angoisses de la jeune femme en voyant s'éteindre sous ses yeux celle qui lui avait servi de mère; elle s'abandonna à sa douleur avec une grande explosion de larmes et de sanglots; mais, son éducation chrétienne la rappelant à ses devoirs, elle se résigna à la volonté suprême, et, reportant sur son beau-père, devenu son seul protecteur, toutes les affections de son âme aimante, elle fut pour lui la fille la plus

tendre et la plus dévouée. Elle ne se sentait nullement isolée auprès de son beau-père, dont elle charmait la vieillesse, comme un rayon de soleil colore d'un dernier éclat le jour prêt à finir; mais de grandes épreuves lui étaient encore réservées.

Un matin que, suivant son habitude, elle allait porter au chevalier le journal qu'il préférerait, elle fut un peu surprise de frapper inutilement à la porte de sa chambre. Ne recevant aucune réponse, elle pénétra dans l'appartement.

Un douloureux spectacle s'offrit alors aux regards de la jeune femme: le vieillard était assis dans un fauteuil, le visage contracté, pâle et immobile, il n'était pas mort cependant, car il reconnut sa belle-fille et lui fit de la tête un léger signe d'adieu. Celle-ci tout éperdue tomba à ses genoux, couvrant de baisers et de larmes les mains défaillantes de l'agonisant et demandant à grands cris un prêtre et un médecin. Le prêtre arriva à temps pour donner au chrétien mourant une dernière absolution, mais le médecin ne put que constater le décès.

Ce nouveau malheur en amena un troisième. Madeleine, toute bouleversée par cet affreux accident, donna le jour à un fils, venu au monde avant terme, si faible, si chétif, qu'on s'empressa de l'ondoyer. Comme il ne donnait point signe de vie, on ne voulait même pas le montrer à sa mère; mais celle-ci réclama son enfant, le prit dans ses bras, le réchauffa sur son sein, et la tendresse maternelle lui faisant surmonter ses propres maux, elle voulut le soigner elle-même, disputant à la mort ce pauvre avorton, et essayant de le ranimer dans l'ardeur de ses baisers.

Son dévouement, son énergie, ne demeurèrent pas sans récompense; la bonté de Dieu fit luire un rayon de soleil dans ses jours devenus si sombres. Après quarante-huit heures d'angoisses, l'enfant, toujours appuyé sur le sein maternel, était sauvé. Madeleine reprit courage, son visage devint radieux et comme transfiguré, il lui sembla que tout était fête et joie autour d'elle, que les oiseaux du ciel chantaient un hymne triomphal, que la nature entière prenait part à son bonheur et que les mauvais jours étaient finis. Hélas! bien d'autres tempêtes devaient succéder à ces premiers orages, mais c'est le propre de la jeunesse de passer aisément d'un extrême à l'autre, et de croire tout perdu ou tout sauvé sans retour.

Pendant que madame de Maurénal se rattachait à l'existence par cet amour nouveau, le colonel guerroyait toujours en Afrique. Quelque réelle qu'eût été sa douleur en apprenant la mort de son père, quelque grandes que fussent ses inquiétudes au sujet de sa jeune femme, restée seule à Paris, sans autre Mentor que la bonne Adélaïde, il n'abandonna point son poste d'honneur, et se contenta d'écrire à Madeleine une

lettre assez affectueuse, dans laquelle il lui traçait la conduite qu'il lui commandait de suivre.

C'était un ordre fort clair et fort laconique, mais il était suivi de l'injonction de se bien soigner elle et son enfant, et accompagné d'une lettre de crédit, ouverte chez un banquier, avec la recommandation d'en user largement, non-seulement pour fournir à toutes les dépenses nécessaires, mais encore aux caprices et aux fantaisies qui pourraient lui survenir.

Dans toute autre circonstance, peut-être, Madeleine eût trouvé sincères les injonctions de son mari ; mais le petit Georges avait déjà trois semaines quand la lettre de son père arriva, et, quoiqu'il fût toujours bien chétif et qu'il ouvrit à peine les yeux, Madeleine le croyait le plus bel enfant du monde, et elle pensait, toute joyeuse, au bonheur qu'elle aurait à le mener bientôt à la Visitation pour le faire admirer aux bonnes religieuses et à ses amies du couvent.

Elle répondit au colonel qu'elle se conformerait d'autant plus exactement à sa volonté que le genre « de vie » qu'il lui prescrivait était celui qu'elle aurait choisi d'elle-même.

Deux ans s'écoulèrent de la sorte, et M. de Maurénal n'était pas encore revenu. Madeleine était toujours aussi enthousiaste de son fils ; mais Adélaïde, plus expérimentée que sa maîtresse, éprouvait de grandes craintes au sujet de l'enfant ; elle le trouvait petit, faible, fort peu avancé, puisqu'il ne marchait point encore et qu'il ne pouvait même pas se soutenir sur ses jambes.

Mais, si l'état physique du petit Georges n'était guère satisfaisant, il n'en était pas de même de son cœur et de son esprit. Ainsi qu'il arrive souvent aux enfants maladifs, son intelligence s'était fort développée, et il comprenait beaucoup des choses qui paraissaient au-dessus de son âge.

Il était réfléchi, doux, aimable, caressant, et avait pour sa mère une tendresse passionnée, bien faite pour la dédommager de toutes les peines qu'elle prenait pour lui.

Un jour que la jeune femme avait assis son fils sur un tabouret et qu'accroupie elle-même à peu de distance, elle lui tendait les bras en souriant, pour l'engager à essayer ses premiers pas, la porte de sa chambre s'ouvrit avec bruit, et le colonel de Maurénal, tout brûlé par le soleil d'Afrique, et plus raide que jamais, se montra sur le seuil.

À la vue de cet inconnu à la mine sévère, l'enfant épouvanté jeta des cris perçants, et Madeleine, surprise et troublée, se précipita instinctivement sur son petit Georges, et le serra sur son cœur.

« Vraiment, dit le colonel de sa plus grosse voix, est-ce ainsi que je suis reçu après une si longue absence ! ce vilain pleureur est donc mon fils ?

— Il ne vous connaît point et vous lui avez fait peur, dit Madeleine, indignée de l'apostrophe.

— Et à vous aussi apparemment, Madame ?

Et comme la jeune femme intimidée demeurait immobile et que l'enfant pleurait encore :

— Silence ! lui cria le colonel, d'une voix si forte que le pauvre petit, toujours plus effrayé, se cramponna au cou de sa mère, si pâle, et avec des yeux si effarés qu'elle crut qu'il allait tomber en convulsion. Oubliant alors son mari, oubliant le monde entier, elle ne s'occupa que de son fils, le cachant sur sa poitrine et le berçant dans ses bras pour le rassurer.

— Voilà un marmot bien élevé et une femme bien accueillante, grogna le colonel. Voyons, suis-je ou ne suis-je pas chez moi ? appelez une bonne et que cela finisse.

Adélaïde arrivait fort à propos pour emporter le petit Georges, qui se calma soudain, dès qu'il eût perdu de vue son redoutable père.

— Eh quoi ! dit alors avec plus de tristesse que de courroux le colonel de Maurénal, qui avait suivi de l'œil sa progéniture, c'est donc là cet enfant que vous disiez si beau, et ressemblant si fort à feu son grand-père ? une cantinière de mon régiment nourrit un gargon de six mois, qui est déjà plus grand et plus robuste que celui-ci.

— Oh ! c'est trop fort à la fin, dit Madeleine hors d'elle-même, m'insulter dans la personne de mon enfant ! je vous croyais plus généreux, Monsieur !

Et, tombant dans un fauteuil, elle éclata en sanglots.

Ce fut au tour du colonel à demeurer stupéfait. Il avait été très-désappointé en voyant l'héritier de son nom, si inférieur au gaillard robuste qu'il s'était figuré devoir trouver en lui, d'après tout ce que lui avait écrit la mère, mais son intention n'avait été nullement de mettre au désespoir cette pauvre jeune femme, dont il n'avait eu qu'à se louer.

— Palsambleu ! dit-il en levant les épaules, je n'entends rien à toutes ces simagrées féminines. Vous êtes devenue bien susceptible, ma belle ; j'ai dit ce que je pensais, sans vouloir vous offenser, ni vous, ni Monsieur mon fils, que Dieu garde ! mais que vous m'avez beaucoup trop vanté à mon avis, à moins que ce ne soit moi qui vous aie mal comprise. Je viens d'Afrique et je repars dans une quinzaine de jours pour Gallipoli ; ne pourriez-vous me faire bon visage pendant ce temps-là ?

— Oh ! Monsieur, quel chagrin vous m'avez causé ! Cependant n'en parlons pas davantage, puisque c'est involontairement ; mais quand vous n'aurez plus un parti pris de dénigrement envers votre enfant, quand vous connaîtrez mieux mon cher Georges, que vous aurez vu sa grâce, sa gentillesse, vous l'aimerez aussi certainement.

— Sans doute, sans doute, répondit le colonel,

mais faites comme moi, calmez-vous, Madeleine, nous avons à parler de tant de choses sérieuses, il s'est passé de si tristes événements depuis notre séparation ! Je vois bien que je vous parais froid, insensible, peut-être ; cependant soyez persuadée que j'ai un cœur tout comme un autre, que j'ai été fort affligé de la mort de mon père et que j'ai pris une vive part à tous vos chagrins. »

Jamais le colonel n'avait fait un si long discours, ni de pareilles avances ; Madeleine lui sut gré d'avoir dérogé pour elle à ses habitudes de froide réserve, et la paix fut à peu près rétablie entre les deux époux ; mais la jeune mère ne put pardonner entièrement à son mari l'espèce de dédain qu'il avait témoigné pour son fils.

A cette époque la guerre venait d'être déclarée entre la Russie d'une part, la France, l'Angleterre et la Turquie de l'autre ; le maréchal de Saint-Arnaud allait prendre le commandement des troupes qui devaient se réunir à Varna, et le régiment du colonel de Maurénal était désigné pour faire partie de cette expédition, et ce n'était que par une faveur spéciale qu'il avait obtenu un petit congé pour régler ses affaires de famille et voir sa femme et son fils. Désireux du reste de se conserver, pendant son court séjour à Paris, en bons termes avec Madeleine, il ne dit plus rien au sujet de la constitution de l'enfant ; mais, soit qu'il fût réellement humilié de le voir si faible, soit qu'il fût absorbé par ses préparatifs de départ, il ne lui témoigna pas beaucoup de tendresse, et se contenta de recommander à plusieurs reprises de consulter pour lui les médecins les plus renommés et de ne négliger ni soins ni dépenses pour en faire un homme sain et robuste.

Le colonel une fois parti, la vie de madame de Maurénal redevint ce qu'elle était avant sa visite, vie de retraite, de tendresse maternelle, de devoirs saintement accomplis, existence qui eût paru accablante de tristesse à la plupart des femmes du monde, mais qui suffisait aux goûts simples de Madeleine.

Cependant l'armée française avait déjà planté ses drapeaux sur la terre de Crimée et gagné la bataille de l'Alma ; mais ce premier triomphe fut chèrement acheté. Les Français avaient douze cents hommes hors de combat ; de ce nombre était le brave colonel de Maurénal, atteint d'un éclat d'obus en pleine poitrine.

Dès que Madeleine apprit cette triste nouvelle et qu'elle sut que son mari était embarqué sur le *Berthollet* (bâtiment qui devait ramener le maréchal de Saint-Arnaud et qui ne rapporta que son cadavre), elle fit à la hâte ses préparatifs de départ, et n'emmenant avec elle que son enfant et sa bonne Adélaïde, qui lui tenait presque lieu de mère, elle se rendit à Toulon, afin que le colonel n'eût pas à supporter les fatigues d'un long voyage sur terre ; elle loua un appartement sur le port et prit toutes les dispositions pour que

le blessé trouvât en arrivant un logement confortable et tous les secours qui pourraient lui être nécessaires. A peine fut-il débarqué que madame de Maurénal se constitua sa garde-malade ; mais ce n'était pas chose facile que de soigner ce soldat si courageux pour braver le danger, si peu patient pour supporter la souffrance.

Il avait été grièvement atteint, sa haute taille, si raide d'ordinaire, était courbée par les vives douleurs que lui causait sa blessure ; il paraissait triste et abattu, et non-seulement son caractère conservait toute son âpreté et son inflexibilité naturelle, mais il était devenu capricieux, bizarre et plus absolu que jamais.

Madeleine supporta avec patience la mauvaise humeur de son mari et le soigna comme une véritable sœur de charité, trouvant dans l'accomplissement de ce devoir une amère satisfaction qui donnait plus d'essor à sa volonté, car l'âme humaine se fortifie par les épreuves et les difficultés surmontées avec courage.

Dès que le colonel commença à pouvoir se lever, les médecins furent d'avis que l'air de la campagne lui serait salutaire et hâterait sa guérison. La Florine était alors à louer ; madame de Maurénal alla visiter ce joli petit castel, et, le voyant en bon air et suffisamment commode, elle y transporta son malade qui, le trouvant à son gré, offrit de l'acheter et commença aussitôt des embellissements, dont la création et la surveillance eurent au moins l'avantage d'occuper son esprit et d'adoucir le chagrin qu'il éprouvait d'être éloigné du théâtre de la guerre.

Quatre ou cinq mois s'écoulèrent de la sorte, pendant lesquels M. de Maurénal, qui avait été nommé général, apprécia, sans nul doute, les excellentes qualités de sa jeune compagne, dont les remontrances et les prières ne l'empêchèrent point cependant de partir dès qu'il le put pour rejoindre sa brigade sous les murs de Sébastopol.

Au moment de se séparer de Madeleine, son cœur de bronze s'attendrit un instant.

« Je vous remercie de vos bons soins, lui dit-il, vous avez été pour moi une épouse dévouée, et je suis heureux de vous avoir pour femme.

Il embrassa son fils, et, le regardant avec plus d'attention qu'il ne l'avait jamais fait :

— Vous aviez raison, reprit-il, cet enfant a les traits de mon père ; puisse-t-il avoir ses vertus et aussi sa belle santé et sa riche taille ! ajouta-t-il, mais, quant à cela, je ne l'espère point.

— Vous avez tort, mon ami, le Docteur lui trouve déjà l'air plus robuste depuis que nous habitons la Florine, où je resterai volontiers à cause de lui, et je suis sûre qu'il sera un jour aussi grand et aussi fort que vous-même.

— Dieu le fasse ! » soupira le général.

Quelques mois après, il était tué à la bataille de la Tchernai.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la jeune femme. Pendant le temps passé auprès de son mari, elle s'était attachée à lui par les soins mêmes qu'elle lui prodiguait; il l'avait quittée en lui témoignant de la reconnaissance et de l'affection; par-dessus tout c'était le père de Georges, et sa perte était un grand malheur pour ce cher enfant. D'ailleurs la mort est poétique, surtout la mort reçue sur le champ de bataille, elle pare l'être regretté de tous les prestiges de la gloire, et jette le voile de l'oubli sur des défauts jadis fort apparents. Le général de Maurénal était un brave, un homme d'honneur; de là à le croire un héros la pente était facile, et madame de Maurénal ne parla plus de son mari que pour en faire de grands éloges, et porta son deuil au delà même des convenances les plus rigoureuses. Toujours belle et encore fort jeune, entièrement libre de ses actions et maîtresse de son sort, elle aurait pu retourner à Paris, et chercher dans le grand monde, dont son nom lui aurait ouvert toutes les portes, des distractions à son isolement, prendre même un autre époux pour se dédommager du peu de bonheur que lui avait apporté le premier. Elle continua à habiter la Florine et s'absorba tout entière dans les soins que réclamait son enfant.

Ce fut à cette époque que, fatigué de naviguer, très-souffrant des suites d'une maladie contractée en pays étranger, et ayant hérité d'une petite fortune, je donnai ma démission de médecin de la marine et je m'établis dans les environs de Toulon, dont le climat paraissait favorable à mon état de santé. Ma sœur Clotilde, mariée en Bretagne, vint passer quelque temps auprès de moi. Elle était toujours demeurée en correspondance avec madame de Maurénal et elle n'eut rien de plus pressé que de venir la voir à la Florine. Je l'accompagnai dans cette visite; et, comme les deux amies se livraient ensemble au plaisir des confidences mutuelles, je m'approchai du petit Georges qu'Adélaïde traînait dans un chariot, et, le voyant incapable de se servir de ses jambes, et si frêle, et si pâle qu'il en faisait pitié, je lui fis plusieurs questions, auxquelles il répondit avec une netteté et une précision remarquables dans un enfant de cet âge. J'interrogeai la bonne sur les divers traitements qu'on lui avait déjà fait subir et sur les remèdes employés, et il me sembla que ses médecins avaient fait fausse route, et qu'en suivant un autre système je pourrais lui donner la vigueur naturelle à son âge. Pendant le dîner j'entretins madame de Maurénal de mes observations et de mes espérances.

« Oh! si vous faisiez cela, docteur! me dit-elle, les mains jointes et avec cette douce éloquence de l'amour maternel, qui subjugué et qui charme! »

C'est ainsi que je devins l'ami et le médecin en titre de la famille de Maurénal, et quelques mois plus tard, après la mort d'un de ses parents éloignés, le subrogé-tuteur de Georges.

— Et vos efforts ont été couronnés d'un plein succès, Docteur, dit mademoiselle Ebrard, qui avait écouté avec une avide attention les moindres particularités de cette histoire.

— Cela est parfaitement vrai, mademoiselle, la cure a été complète, je m'en vante, répondit le bon Docteur avec une sorte de fatuité qui ne lui ôtait rien cependant de sa bonhomie ordinaire; aussi je l'aime, ce garçon, presque autant que s'il était mon fils.

— Monsieur vient de s'éveiller et il prie Monsieur le Docteur de monter dans sa chambre, dit misi Guisou en montrant par la porte entrebâillée sa mine rubiconde.

— C'est bien, » répondit le docteur en suivant la garde-malade.

VI

LA FLORINE.

Restée seule dans le salon, à demi étendue sur son fauteuil, la tête renversée en arrière, et les yeux levés vers le ciel, Théonie réfléchissait profondément à ce qui venait de lui être raconté. Madame de Maurénal prenait à ses yeux les proportions d'une héroïne de roman.

« Etre si belle, si bonne, si charmante et avoir été si malheureuse, si peu aimée, quand elle méritait de l'être!

Un léger sourire accusa les fossettes de ses joues vermeilles.

— Heureusement que M. Georges n'a nullement le caractère du général, dit-elle, et qu'il doit dédommager sa bonne mère de tout ce qu'elle a souffert; mais que prétendait donc le Docteur en disant que la vie qu'il mène ne saurait durer toujours.

Et, sa jeune imagination s'égarant dans d'indécises rêveries, elle aurait oublié le souper, la dorade et tout le reste, si la cuisinière n'était entrée pour mettre le couvert. Mademoiselle Ebrard, rappelée alors à son rôle de maîtresse de maison, se hâta d'aider cette femme à tout disposer pour traiter convenablement son hôte et alla ensuite le rejoindre auprès du lit du malade.

— N'est-ce pas que mon oncle va beaucoup mieux? dit-elle d'un air joyeux.

— Si bien que je prévois qu'il nous quittera bientôt, et vous aussi, Mademoiselle, ajouta-t-il, non sans une nuance de regrets.

— Oh! pas encore, j'espère, répondit Théonie; que gagnerions-nous à aller à Nice, puisque nous n'y allions que pour la santé de mon oncle et qu'il se trouve ici en si bonne voie de guérison?

— A Nice tu aurais quelques distractions et nous serions logés plus convenablement, répondit le vieillard.

— Mais nous n'aurions pas un aussi bon médecin, interrompit-elle vivement.

— Tu as raison, et j'en suis persuadé comme toi. Cependant il est nécessaire que nous fassions ce voyage, car j'ai là quelques affaires urgentes et des amis que suis bien aise de revoir ; mais ce sera pour plus tard.

— Oui, plus tard et pas avant que vous soyez entièrement rétabli. En attendant, allons souper, docteur, et j'espère bien qu'avant peu mon oncle sera des nôtres.

La dorade fut trouvée exquise, et le vin de Lamalgue, dont elle fut arrosée, eut l'approbation du docteur.

Lorsque le repas fut fini et pendant que M. Morlot savourait une tasse de café :

« Docteur, dit tout à coup mademoiselle Ébrard en rougissant un peu, mais avec le parti pris de ramener la conversation sur un sujet qui l'intéressait vivement, puisque nous en étions venus aux confidences tout à l'heure, veuillez me dire pourquoi vous n'avez pas épousé madame de Maurénal lorsqu'elle est devenue veuve ?

M. Morlot parut très-surpris d'une telle question.

— Pour plusieurs motifs, répondit-il. Le premier, c'est que si je lui avais adressé une demande en mariage, elle m'eût refusé net.

— Qui le sait ? reprit Théonie. N'aviez-vous pas guéri M. Georges ?

— La belle raison ! répondit-il en riant.

— Et le second motif ?

— Ah ! dame ! Le second me semble plus difficile à dire, mais tant pis, je suis lancé. Le second c'est que je n'aurais pas voulu d'elle.

— Ah ! pour le coup, j'ai peine à vous croire ; vous êtes bien difficile, docteur ! Que lui reprochez-vous donc à cette femme, que vous m'avez représentée si parfaitement bonne et aimante.

— Rien, si ce n'est l'excès même de ses perfections peut-être, ou bien l'exaltation de son caractère, que sais-je moi ! Madame de Maurénal ne se contente pas d'aimer son fils comme une mère sage, qui s'occupe surtout du bonheur de son enfant, elle dépasse à ce sujet les bornes de la raison ; elle l'idolâtre, c'est le mot. Quelle triste figure ferait un mari à côté du cher Georges, tenant tant de place dans le cœur maternel qu'il n'en reste presque plus pour personne. Il doit, d'ailleurs, y avoir dans tout cela une énigme que je ne puis deviner, un mystère qui dépasse mon intelligence ; pourquoi priver ce pauvre Georges de toute distraction ? Pourquoi l'attacher toujours à sa ceinture comme un enfant de deux ans ? Des pertes de fortune, dont je n'ai pas eu connaissance, exigent-elles cette vie de réclusion, qui devient toujours plus austère ; cela ne me paraît pas probable, car rien n'est changé

dans leur train de maison. Mais vous êtes un enfant terrible, mademoiselle Théonie, vous me faites dire des choses fort indiscrètes en vérité, mais je ne suis pas fâché que vous soyez entrée dans cette voie, cela me permettra à l'occasion le plaisir de vous rendre la pareille.

Quelques jours après, M. Ébrard, appuyé sur sa nièce, se promenait sous le *treillat* avec cette joie intime des convalescents qui sentent revenir leurs forces. Non-seulement son bras était parfaitement remis, mais l'ensemble de sa santé était aussi beaucoup meilleur. Il résolut donc de célébrer sa guérison en réunissant à sa table les trois personnes qui lui avaient rendu de si grands services ; mais il convenait d'abord d'aller les remercier chez elles de toutes leurs bontés, et il fit part de cette idée à sa nièce, qui s'en montra toute joyeuse. Il y avait assez longtemps déjà que ni madame de Maurénal ni son fils n'étaient venus à la bastide. Théonie engagea donc son oncle à exécuter son projet. Et le lendemain la jeune fille, simplement, mais élégamment vêtue, prit place à côté de son oncle, emportant avec une joie d'enfant un coussin de satin bleu, brodé pour madame de Maurénal, qu'elle aimait encore plus depuis qu'elle connaissait l'histoire de sa vie.

Il était près de trois heures lorsque les voyageurs aperçurent de loin la Florine, qui leur apparut comme une fraîche oasis au milieu de rochers stériles et d'oliviers grisâtres. C'était un petit castel solitaire, un peu élevé au-dessus de la mer, dont les flots venaient baiser les murs d'un jardin s'étendant en pente douce jusqu'aux galets de la grève. Un lierre magnifique la tapissait presque en entier de son éternelle verdure. Les cyprès au sombre feuillage, les micocouliers centenaires, les eucalyptus plantés depuis peu d'années, mais s'élevant déjà à une grande hauteur, lui formaient un dôme verdoyant où les oiseaux du ciel venaient chercher un refuge ; c'était un de ces sites gracieux et paisibles qui semblent créés pour abriter le bonheur.

« Qu'il doit faire bon de vivre ici ? se dit mademoiselle Ébrard en promenant ses regards charmés sur le vaste panorama de la rade de Toulon, qui se déroulait à ses yeux.

La porte s'ouvrit, et Georges, accompagné du docteur qu'un heureux hasard venait d'amener à la Florine, s'approcha des visiteurs.

« Combien ma mère va être contente de vous voir, dit-il à Théonie tout en aidant M. Ébrard à mettre pied à terre.

— Et certainement elle ne sera pas la seule, ajouta à demi-voix le docteur, qui offrit la main à la jeune fille.

Madame de Maurénal arriva presque au même instant, salua M. Ébrard, embrassa Théonie et accepta avec grâce le présent qu'elle lui apportait.

— Ce sont donc vos blanches mains qui ont

fait éclore pour moi toutes ces belles fleurs, dit-elle en admirant le coussin; voilà un charmant souvenir, que je garderai toute ma vie. Mais dites-moi bien vite que ce n'est pas une visite d'adieu que vous venez me faire.

— J'espère que non, madame, quoique mon oncle soit beaucoup trop pressé, suivant moi, de se rendre à Nice, et de là à Florence et à Gênes, où il dit avoir des affaires; mais sa santé n'est-elle pas la première de toutes? Et il a ici un si bon médecin, nous y avons trouvé de si bons amis! L'air de notre pauvre bastide lui est si favorable, qu'il serait sage, je pense, d'y faire un plus long séjour.

Pendant que les deux femmes causaient ensemble, M. Ébrard grondait le jeune homme.

« Il y a un siècle que nous ne vous avons vu, lui disait-il, c'est à croire que vous nous boudez depuis que je me porte bien et que je suis devenu un peu moins maussade.

— J'ai été fort occupé ces jours derniers, et puis je craignais d'être indiscret.

— Vous, indiscret! Pouvez-vous dire pareille chose! Et n'est-il pas impossible que vous puissiez le croire; il y a sans doute une autre raison que je crains de deviner. Est-ce Théonie qui vous fait peur? Je ne sais trop pourquoi, par exemple; mais je me suis déjà aperçu que vous n'étiez point à l'aise avec elle, c'est une bonne

filles cependant, quoiqu'elle ait pu vous paraître un peu railleuse peut-être comme toutes les petites pensionnaires qui sortent à peine du couvent; mais elle a beaucoup d'estime et de reconnaissance pour vous, je vous assure.

— Mademoiselle Théonie a toujours été fort aimable pour moi, répondit le jeune homme d'un air contraint qui n'échappa point à la perspicacité du docteur.

— Connaissiez-vous déjà ce pays, dit celui-ci pour détourner la conversation, et aviez-vous remarqué combien les côtes de cette partie de la Méditerranée sont gracieusement découpées?

— C'est la première fois que je viens en Provence, répondit M. Ébrard, et, sans l'avantage d'avoir fait votre connaissance, ainsi que celle de madame de Maurénal et de son fils, je n'aurais pas grand sujet de me féliciter de ce voyage.

— Si cela peut vous intéresser, dit alors Georges, nous visiterons le jardin, la grande et la petite serre et toutes les autres dépendances.

Le vieillard fit un signe d'assentiment.

« Et vous, mademoiselle, dit le docteur, vous plairait-il d'être des nôtres?

— Je ne demande pas mieux, répondit la jeune fille. »

COMTESSE DE LA ROCHÈRE

(La suite au prochain Numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RISSOLES DE LIÈVRE

C'est une des meilleures manières d'utiliser les restes d'un lièvre rôti. On prend les chairs, on les hache très-finement, on y mêle poivre, sel, épices, fines herbes; on lie avec un ou plusieurs jaunes d'œufs; avec cette pâte bien pétrie, bien liée, on forme des boulettes longues, qu'on passe d'abord dans du blanc d'œuf battu, puis dans de la chapelure très-fine, puis encore dans du blanc d'œuf. On les laisse reposer sur un tamis, et un peu avant de servir on les fait frire dans une friture très-chaude.

**

MACÉDOINE DE FRUITS

Disposez au fond d'une jatte profonde un lit de pêches pelées et coupées en quartiers, couvrez-le de sucre en poudre; un lit de fraises, un lit de prunes de reine Claude, un lit de sucre; un lit de

framboises, un lit de sucre; un lit d'abricots, un lit de sucre; arrosez de Malaga ou de Frontignan: entourez le saladier de glace.

En hiver, on mêle les poires fondantes, les pommes de Calville aux quartiers d'orange.

**

MENU D'UN DINER EN AUTOMNE

Potage Parmentier.

Soles à la normande.

Filet de bœuf et melon.

Timbale milanaise.

Turban de lièvre.

Petits-pois.

Perdreaux.

Homard.

Tarte d'abricots. — Crème de Chantilly.

Fruits et dessert.

SAINT VINCENT DE PAUL

Sous une froide pluie, il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile;
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens
Pour ses enfants-trouvés et ses galériens,
Et plus d'un, poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : « Je promets »,
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour; mais enfin, le pauvre homme,
Revient, en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent.
Lorsqu'arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans : il le secoue,
L'interroge : l'enfant, depuis l'aube est à jeûn,
N'a ni père, ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.
— Viens, dit Vincent, mettant la clef dans la serrure,
Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte en sa cellule et le couche en son lit.
Puis, songeant qu'à minuit, en Janvier, le froid pince
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du Nord.
Alors tout grelottant, et très-mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,
Et devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.

Mais soudain, la madone au front pur
Qui parut resplendir des clartés éternelles
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et dégageant son cou des bras du doux Jésus,
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à Saint Vincent de Paul.
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit : — Embrasse-le; tu l'as bien mérité.

F. COPPÉE.



REVUE MUSICALE

Les Orchestres italiens au palais du Trocadéro.
La musique au Salon de 1878.

Les grandes manifestations de l'art musical qui se produisent chaque jour au Palais du Trocadéro, la place immense qui lui aura été faite à l'Exposition universelle de 1878, ne nous permettent pas de nous attarder aux comptes rendus des théâtres, sur lesquels il nous sera facile de revenir plus tard.

Laissons donc, pour aujourd'hui, le *Capitaine Fracasse* à ses succès, tout en félicitant M. Léon Escudier de l'utile transformation inaugurée par lui Salle Ventadour, et en souhaitant au nouveau Théâtre-Lyrique une longue et brillante carrière. On ne peut que louer les efforts de cet habile directeur pour justifier l'emploi de la subvention qui a été allouée au *Capitaine Fracasse*, et qui lui sera accordée de nouveau, dit-on, pour le *Roi d'Ys*, de M. Lalo.

Parmi les différents orchestres qui se sont fait entendre au Palais du Trocadéro, on a pu constater, dit M. Arthur Pougin, dans le *Journal Officiel* « l'aplomb, la correction solide de l'orchestre Néerlandais; la souplesse, la fermeté, l'exécution électrique de l'orchestre français; la chaleur, l'entrain, le brillant de l'orchestre italien. »

C'est de ce dernier que nous parlerons aujourd'hui; l'art italien est pour ainsi dire si complètement marié à l'art français, qu'il est tout naturel de lui donner une première place.

C'est au moment même où a lieu la clôture de notre théâtre Italien par *Aida*, et par la brillante représentation à bénéfice de mademoiselle Sanz, que nous arrive de Milan l'orchestre de la Scala, conduit par son général en chef, le maestro Franco Faccio.

« Il fallait voir, dit M. Moreno, passer la frontière française à cette armée d'instrumentistes italiens. MM. les douaniers n'en revenaient pas. Tous les professeurs milanais, armés de leurs contre-basses, violoncelles, altos et violons, de leurs trombones, trompettes, pistons et le reste, ont fait croire à une invasion symphonique en France. On a télégraphié à Paris, et M. Berger a dû répondre par dépêche de laisser passer. Autrement ni artistes, ni instruments n'arrivaient

au jour dit, et il s'en est fallu de bien peu que la répétition de la veille ne pût s'effectuer. »

Mais les virtuoses italiens sont les zouaves de la symphonie. Au besoin, ils improviseraient la musique que l'on oublierait de mettre sur leurs pupitres. Quelle flamme dans l'attaque! quel coup d'archet! L'immense salle du Palais du Trocadéro en tressaille encore.

Ce sont, en effet, les instruments à cordes qui triomphent dans l'orchestre de M. Faccio. — L'harmonie, sans être à dédaigner, bien au contraire, ne saurait pourtant briller en France, où nous possédons de si nombreux et si remarquables virtuoses en ce genre.

Aussi l'orchestre milanais a-t-il porté toutes ses forces sur les cordes; on n'y compte pas moins de 24 premiers violons, 20 seconds, 16 altos, autant de violoncelles et 14 contre-basses; soit 90 instruments à cordes, plus une harpe, contre 24 instruments à vent et à percussion. Et cependant les cuivres, parfois, dominaient outre mesure. Cela tient, croyons-nous, à l'excès de sonorité de la salle du Trocadéro, exubérance que l'on pourrait conjurer de deux façons : 1° en matelassant les gradins de droite et de gauche de l'estrade des musiciens, ainsi que celui qui longe le buffet d'orgue; 2° en adoptant la disposition appliquée par l'habile Joseph Dupont à son orchestre de la salle de la Grande-Harmonie de Bruxelles. Cette disposition consiste à placer la petite harmonie : flûtes, hautbois, bassons, clarinettes au-dessus et non au-dessous de la grosse harmonie des cuivres.

Le programme du premier concert italien s'ouvrait par une ouverture de Foroni, où le style italien fait une sorte de compromis avec la manière de Mendelssohn; ce n'en est pas moins un morceau remarquable. Nous avons goûté moins les deux piécettes de Catalini : *Contemplazione* et *Scherzo*, mais l'ouverture de *Guarany*, du maître brésilien italianisé, Carlo Gomez a beaucoup de verve et de caractère. La gavotte de Bazzini, pour instruments à cordes, est jolie, et, finit d'une manière piquante, ce qui l'a fait redemander. Passons sur l'ouverture d'*I Promessi Sposi*, de Ponchielli, pour arriver à la belle marche funèbre de l'*Amleto*, du maestro Faccio; c'est un morceau orchestré avec une connais-

sance approfondie des instruments et une parfaite entente de l'effet. Le public l'a fait redire au jeune maître, ainsi que l'ouverture des *Vêpres siciliennes*, de Verdi.

A côté de ces morceaux purement italiens, le maestro Faccio avait placé l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, et celle du *Carnaval romain*, de Berlioz. L'une et l'autre œuvre ont été rendues avec soin, mais avec moins d'effet. Évidemment les Italiens ne sentent pas cette musique aussi profondément que la leur.

Au sujet de ces deux dernières œuvres, le maestro Faccio répond ainsi qu'il suit aux critiques d'au delà des Alpes, concernant leur intercalation dans le programme italien.

« J'ai voulu, avant tout, faire entendre les belles compositions orchestrales de nos grands maîtres, depuis Boccherini jusqu'à Verdi ; faire connaître ensuite les ouvrages de nos jeunes compositeurs, de ceux du moins qui promettent et qui méritent à bon droit les encouragements de la publicité. En troisième lieu, j'ai voulu présenter mon orchestre au public cosmopolite de Paris, et le faire entendre dans l'exécution de quelques pièces classiques, sans distinction d'école, de temps et de nationalité. C'est pour cette raison que j'ai mis sur mon programme le grand nom de Beethoven et, pour rendre hommage à nos hôtes français, celui de Berlioz, leur plus illustre symphoniste. »

Pour confirmer son manifeste, le maestro Faccio a introduit, dans le programme italien de son second concert, l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, et celle de la *Muette de Portici*, d'Aubert, — sans compter l'apothéose dudit programme : l'ouverture de *Guillaume Tell*, qui est aussi une œuvre française, bien qu'elle porte la griffe du Cygne de Pesaro.

L'orchestre populaire de Turin, sous la direction du maestro Carlo Pedrotti, s'est fait entendre aussi, après la troupe milanaise, au Trocadéro. Les artistes Turinois y ont été également appréciés, tout en développant des qualités différentes : moins de fougue, jeu plus sobre, instruments mieux équilibrés. Les intermèdes symphoniques d'un jeune maître plein d'avenir, M. Luigi Mancinelli, ont vivement impressionné le public.

* *

Comme à l'Exposition universelle, la musique est largement représentée au Salon de 1878. Peintres et sculpteurs lui ont fait une place importante.

Dans la grande peinture on remarque trois fois sainte Cécile, représentée de manières différentes, par trois artistes de talent.

Les scènes musicales sont très-nombreuses dans la peinture de genre.

Plusieurs sujets lyriques ont été délicatement traités par les peintres de demi-caractère, notamment la *Mignon*, idéale conception qu'il faut placer en première ligne.

Dans la sculpture, figurent quelques bustes de nos artistes en renom, parmi lesquels le portrait de madame Carvalho nous semble un des mieux réussis. Mais l'une des plus belles conceptions de cette année est sans contredit la statue allégorique de la *Musique*, dont l'auteur a obtenu une des deux médailles d'honneur décernées par le Jury. C'est là une œuvre de grand style et d'une exquise pureté de lignes.

Nous remettons au mois prochain la liste des compositions nouvelles à citer : bien qu'elles soient en petit nombre, la place nous fait défaut.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

« Dois-je rire ou me fâcher, ô madame Florence ? Me faut-il riposter par l'épigramme ou prendre la chose au sérieux ? Est-ce un malicieux tour que tu me joues comme une reminiscence du pensionnat ? Attribuerai-je plutôt à une sollicitude de matrone les impertinentes ouvertures de ta dernière lettre ?.. »

Me marier ? Ah ! bien oui ! comme si je n'avais rien de mieux à faire, ne fût-ce que la correction des épreuves d'imprimerie. Me marier ?.. mais tu n'y penses pas ! Arrière, arrière tes clients ! aussi bien l'idéal numéro quatre que le numéro trois ! aussi bien le numéro trois que le numéro deux ! aussi bien le numéro deux que le numéro un !

Arrière ceux-là comme ceux qui les ont précédés, comme ceux qui les suivront! arrière tous! et viva, viva la liberté!

Liberté chérie
Seul bien de la vie, etc.

Une chaîne fût-elle de fleurs est toujours une chaîne! si elle nous entoure le cou, c'est pour l'étrangler; si elle nous enlace les poignets, c'est pour les meurtrir; si elle nous presse les chevilles, c'est pour entraver nos pas! Et encore, quand l'être physique seul est en esclavage, c'est un demi-malheur; mais lorsque l'âme elle-même, lorsque la pensée, lorsque la volonté sont enchaînées aussi, quel nom donner à ce cruel asservissement?...

Et voilà ce que tu oses traîtreusement m'insinuer, perfide amie? Croyez donc à l'amitié! Pour peu que tu insistes sur ce sujet, je chercherai tous les noms des traîtres anciens et modernes pour te les appliquer. Libre à toi d'abdiquer la royauté native pour te donner un maître; libre à toi de jeter à la mer tes purs joyaux d'indépendance; libre à toi de perdre dans les sombres arcanes du mariage ton initiative, ton insouciance, ta personnalité même et jusqu'à ton nom! mais, au moins, ne fais pas comme le renard de la fable; laisse en possession de ces dons naturels toutes celles d'entre nous qui ont eu le bon esprit de les conserver!

Pauvre petite Florence! Quand mes souvenirs font revivre tes quinze ans avec les gâteries de ta famille, l'absence de toute contrainte, la joyeuse liberté que tu avais en partage et que je te sais sous la domination d'un grand et gros homme qui s'appelle Pierre tout comme le rocher de Sisyphe; quand je pense que ce grand et gros monsieur-là peut te dire à son gré: « Allez-là! » ou « Venez ici! » Quand je lis dans le code qu'il aurait le droit de te faire ramener dans la prison conjugale par la gendarmerie, au cas où tu aurais fui sa tyrannie... si tyrannie il y avait; oh! alors il me prend des frissons de terreur; je me sens blêmir; mon cœur se serre; j'étouffe; j'ai besoin d'air; j'ouvre ma fenêtre à deux battants et je chante en chœur avec tous les moineaux du voisinage:

Liberté chérie...

Allons! cette Jeannette n'en fera jamais d'autres; j'ai défendu ma porte et cependant...

« Chère petite, murmure la visiteuse en regardant autour d'elle d'un air effaré, je ne vous dérange point, n'est-ce pas? La mine renfrognée de Jeannette ne me disait rien de bon, mais j'avais ma consigne: vous voir à tout prix, même à celui d'une indiscretion et ma tante ne badine pas, vous le savez. Il lui faut une recette quelconque de madame R... Donnez-la lui quand même vous ne l'auriez pas, mon enfant; si vous saviez comme je serais reçue en rentrant les mains vides!

Mademoiselle Aumoine parla longtemps du même ton, à la fois craintif et fiévreux. Ses questions n'attendaient pas mes réponses; ses récits se souciaient peu d'être écoutés. Elle parlait pour se dédommager de se taire constamment chez sa terrible tante; et comme les minutes lui étaient comptées, elle craignait si fort d'en perdre qu'elle les remplissait sans aucun ménagement pour son larynx et pour mes oreilles.

Tout en parlant elle ouvrait une armoire et y prenait au hasard la première robe venue.

Je la regardais avec ébahissement.

« Habillez-vous, ma chère enfant, habillez-vous vite et venez avec moi chez madame de Bysterveld; ma tante m'a chargée de lui choisir un chapeau, et je n'en viendrais jamais à bout toute seule. Elle est si difficile ma tante! mais elle a confiance en votre goût et si je lui dis: « Voilà le choix de Jeanne » j'esquiverai une averse de reproches et de critiques. C'est dur, à soixante ans, de se voir morigéner à tout propos. Mais je peux bien m'en frapper la poitrine: c'est moi qui l'ai voulu! J'avais un tel amour d'indépendance que cela suffisait à me remplir le cœur et que... enfin, c'est fait, il n'y a plus à y revenir! Une douce et tendre domination aurait pu m'échoir, cependant, je le reconnais trop tard; tandis que... mais je ne dois pas me plaindre: c'est la reconnaissance qui rive ma chaîne.

La reconnaissance!.. Eh! mon Dieu oui: la veuve Aumoine avait si constamment reproché à sa nièce les prétendus bienfaits dont elle se gardait bien de la combler que la pauvre fille s'imaginant les avoir reçus se faisait l'humble servante de la despote égoïste à laquelle, en son âme et conscience, elle croyait tout devoir. Était-ce donc là l'indépendance rêvée?

En chemin, mademoiselle Aumoine m'arrêta à l'angle d'une rue:

« Si nous prenions Zéphyrine? Elle aime la toilette: cela lui fera plaisir de visiter une maison de modes. »

Nous montâmes chez Zéphyrine.

Étrange anomalie: la vieille demoiselle qui « aime la toilette » paraît dépouillée de tout autre goût féminin: son appartement ressemble à celui d'un homme; on s'y croit chez un procureur. Cette illusion, d'ailleurs, est entretenue par la conversation de mademoiselle Dusser: les chiffres, les termes de jurisprudence, les articles du code jaillissent incessamment de ses lèvres sans les écorcher; elle connaît à fond la valeur de tous les placements, et donnerait des consultations aux plus habiles capitalistes.

Que voulez-vous, fit-elle en remarquant mon air étonné, tout cela est un peu... prosaïque, comme vous diriez; mais il faut bien remplir sa vie à sa façon. Je suis restée fille parce que je ne voulais point souffrir qu'un homme pût fourrer son nez dans mes affaires et les diriger à sa guise. Mais je paie cher ma liberté d'action: si vous



IMP. DE BUREAU A PARIS, RUE DES FORTS-ROUSSEAU, 11, PARIS

4771

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot 2.

Coiffettes des Magasins de La Paix, v. du Quatre Septembre, 23-27. Modes de la M^{lle}.
Coutot, Avenue de l'Opéra, 43. Parfumerie de la M^{lle}. Guerlain, v. de la Paix, 15.

Ayuntamiento de Madrid

filles et belles n'attendant que ce signal pour...

Mais nous sommes prudemment pour...

Un instant, cependant, on tressa, comme si
maîtrise du feu; pour être encore complaisant
Il allèrent donc se tenir, l'éclat de la plus riche et
Telle est l'histoire.

Mais pour en dire, Coco n'a jamais pu
finir; il entrait en fait de choses, la seule
pièce de mobilier qui lui parut propre.

C'est Coco, mon amour, dans tout le ton
pire, semblait se méprendre; car que cette
chose-là me vient de ma mère, c'est une res-
que.

Mais Coco faisait la bouche ovale, la bouche
il n'aurait pu le dire, non, non, non, il n'a
c'est de moi-même.

C'est là, mon amour, l'histoire de ma vie
une une chose d'histoire, l'histoire de ma vie
Coco, elle ne recommence pas, la même
elle va s'en aller.

Cette fois la phrase était bien finie, la phrase
Nous commençons à nous en aller, mais que l'his-
toire-là, l'histoire en est compliquée.

Quand on va seule, voyez-vous, l'his-
toire est simple, il faut bien se tenir, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase
l'histoire, les choses que vous voyez, la phrase

et elle, quelle robe pour une femme qui
n'aurait pas de talent, c'est à dire l'histoire
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe
de la robe, c'est à dire l'histoire de la robe

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Jusqu'à présent le satin ne se voyait qu'en hiver; maintenant il est arboré n'importe en quelle saison, non-seulement en garnitures, mais en robe complète. On a même vu aux courses des toilettes de satin blanc brodées de perles; mais je n'affirmerais pas qu'elles fussent bien portées. En nuances moins éclatantes on fait des costumes fort élégants et très comme il faut. En gris acier, j'ai remarqué celui-ci :

Le jupon, à plis doubles du haut en bas pour les lés du devant, a tout autour deux très-petits volants plissés posés presque l'un sur l'autre. Le corsage, forme habit, est ouvert devant sur un très-long et large gilet en cretonne, dessin de cachemire brodé d'or. Manches de satin avec haut revers pointu en cretonne semblable. Deux tout petits plissés de satin gris, l'un dépassant à peine l'autre, sortent du revers et retombent sur la main.

Il est facile de broder soi-même le gilet et les revers, en suivant simplement tous les contours des dessins avec un petit point de chaînette en fil d'or. L'effet en est merveilleux, et cette toilette a l'avantage de se porter en tout temps. Les pans du corsage qui écartent devant de chaque côté du gilet, se prolongent en arrière jusque sur le bas du jupon où ils sont fixés. Les draperies sont retenues par deux nœuds de satin gris.

Le satin n'étant pas du domaine des jeunes filles, voici pour elles le modèle d'un costume assez original qu'il est facile d'imiter en autre étoffe et en différente couleur. Celui que je vais décrire est en alpaga fin et brillant, gris acier comme le précédent.

Le corsage est également à gilet, mais les pans ne sont point genre habit. Ils forment simplement basques ouvertes par derrière; la taille est

très-longue et marquée par deux beaux boutons d'acier ancien, qui se retrouvent sur le devant du gilet et aux manches dont le revers, très-haut et pointu, est boutonné tout le long. Le gilet et les revers sont en taffetas à raies moyennes, noir et blanc. La jupe est forme *laveuse*, c'est-à-dire avec un revers qui retourne et garni de rayures de soie noire et blanche, posé à plat. Le derrière est composé de deux pans croisés qui viennent, en remontant, s'attacher, sous les basques du corsage. Le jupon est en taffetas noir et blanc, du moins ce qui dépasse la jupe, car le haut peut se faire en alpaga. Le bas est orné d'une très-grosse ruche de taffetas rayé, ourlée des deux côtés. Cette ruche est à plis quadruples de façon à bien former le rond. Le bord des coquillés est un peu repris, pour qu'elle ne puisse s'ouvrir, et par conséquent, s'aplatir. Chapeau rond, un peu relevé de côté, et doublé de velours noir. Plumes frisées, noires et blanches, posées l'une sur l'autre et comme doublées.

Si l'on n'est pas en deuil, on placera un bouquet de roses de plusieurs couleurs sur le côté.

Une assez jolie nouveauté d'ornement consiste à coudre à plat sur un volant d'étoffe unie un ou deux petits rubans de satin de nuances assorties, et de le plisser ensuite, ce qui produit un brillant, et une ou deux nuances différentes, d'un très-heureux effet. On dispose ensuite des nœuds de satin dans le reste de la toilette.

Le grenat est toujours la couleur en vogue. On l'emploie surtout avec le blanc. Ainsi, avec une robe de crêpe de Chine ou de mousseline de laine, on fera un gilet de satin ou de velours grenat, des lisérés et des nœuds idem.

Beaucoup de costumes n'ont que des lisérés pour toute garniture. Avec de l'écrû, on en met deux, un marron et un vieil or, ou un noir et un caroubier. Sur de la percale à mille raies, on fait des petits volants plissés en percale unie de

AOÛT 1878

la couleur de la rayure, garnis ou non de petites dentelles blanches.

Les corsages de percale se font généralement à plis, avec ou sans plaques. Quand la rayure est d'une certaine largeur, il faut ne pas mettre de plaque, et former les plis du haut en bas de façon qu'ils soient tous d'une seule couleur, toujours en les rapprochant à la taille sous la ceinture, pour les laisser un peu s'évaser dans les basques.

La forme laveuse convient bien aux jupes rayées. Le jupon est plissé en long de manière à ne laisser voir le blanc que quand le volant s'ouvre. La jupe est taillée en travers. Les raies sont donc en large. Sur le retourné, et afin de le faire remarquer, on pose un très-petit volant plissé, comme celui du jupon, c'est-à-dire les rayures en long et renfermant le blanc en dessous des plis. Les lés de derrière qui ont été taillés fort longs, doivent se croiser au bas du revers, et remonter en faisant comme deux écharpes sous les basques. Ils sont entièrement plissés, en long bien entendu, et par conséquent ne présentent que la couleur foncée de la rayure. Ils ont de chaque côté, et tout le long, de bas en haut, un petit volant plissé comme celui du revers.

Les manches sont rayées, aussi en long, et elles ont deux petits volants plissés comme tout le reste. Boutons de nacre et boucle de ceinture de même métal. Ceinture en gros grain uni.

Pour le barège et les tissus clairs, qu'on ne double pas, on fait aux jeunes filles trois plis doubles du haut en bas, et c'est la ceinture qui les maintient à la taille.

Si l'on garnit le bas du corsage d'une dentelle ou d'un ornement quelconque, il faut qu'il soit posé à plat et suive l'étoffe dans les plis, en plissant lui aussi. C'est beaucoup plus joli que quand les plis sont emprisonnés et fermés sous la garniture.

Le barège lui-même est quelquefois orné de satin. Plissés de rubans, lisérés et nœuds. Toujours de petites dentelles blanches avec du noir. Souvent d'assez hautes guipures en revers, Melines ou imitation.

La percale à petits bouquets Pompadour, la cretonne à petits dessins, palmes de cachemire, etc., se garnissent de bandes plus ou moins larges, dessins de bordure sans aucune broderie, bien entendu. Les indiennes, toiles de Vichy ou Oxford, se choisissent foncées et à carreaux assez grands.

De jolies dentelles russes, brodées de rouge, gros bleu, gros violet, etc., ornent les polonaises ou les corsages froncés. Le jupon pareil se fait à plis en long et généralement court. Des ceintures en cuir jaune, rouge ou noir, sont destinées

à ces toilettes simples, utiles surtout à la campagne ou en voyage.

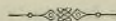
Comme complément de costume, je conseillerai un chapeau très-solide en paille noire, forme ronde ou fermée, avec petites couronnes triples en pâquerettes très-touffues et sans feuillage, assorties aux nuances de la robe. J'ai vu des polonaises en filet écreu, fait à la main, sans une seule couture. C'est un tour de force, cher et pas très-goûté.

Il y a de jolis tissus écrus très-clairs et imitant ce filet que l'on porte sur des dessous de couleur, par exemple sur du foulard rose. Manches toutes roses, et le bord de la tunique garni de dentelles écrues, brodées de soie rose. — Chapeau de paille anglaise avec longues plumes roses. — C'est un peu voyant.

Pour terminer, j'indiquerai aux femmes qui ne sont plus jeunes, et qui ne se coiffent plus en cheveux, un genre de bonnets très-élégants et fort seyants. Le fond est en crêpe lisse, nuances très-douces, blanc, rose pâle, bleu de ciel. La garniture se fait en bandes de ce même crêpe, brodées et festonnées de soie. Sur le côté ou sur le dessus, nœuds de satin et petit bouquet de fleurs.

On fait des fichus semblables se mettant sur une robe montante et ouverte. Nœuds et fleurs assortis à la coiffure.

J'ai également remarqué pour les grand'mères, un petit mantelet rendant de suite une toilette ordinaire très-habillée. Il est en dentelle noire, fond de tulle solide. Le dessin est brodé de petite chenille vert ancien, nuance très-éteinte. De petites perles d'acier, de jais clair de lune, bronze et grenat, serpentent au travers des contours en brillant de mille feux.



VISITES DANS LES MAGASINS

On tient, dans les étoffes de deuil, à une qualité de tissu exceptionnelle, la robe de grand deuil ne devant recevoir aucune garniture. Nous vous désignerons donc, pour cet usage, les belles et bonnes étoffes des magasins de deuil la Scabieuse, 10, rue de la Paix, et nous vous citerons parmi les plus portées en été : la Bengaline, qui se drape avec souplesse et coûte, en 85 centimètres de largeur, de 2 fr. 75 à 6 fr. 50 le mètre; le taffetas de Tours, tissu solide et ferme, même largeur que la précédente, de 2 fr. 75 à 4 fr. 75 le mètre; le barège de Virginie, de 2 fr. 75 à 3 fr. 75 le mètre; le crêpe de laine, tissu très-solide qui se prête à tous les genres de garniture, coûte 3 fr. 50 et 4 fr. 50 le mètre. Ces tissus et bien d'autres remplacent, l'été, les cachemires,

valencias, mérinos, gros de Biarritz, sergé de laine, vigogne, drap de veuve, toutes étoffes de grand deuil. Les étoffes de laine et soie, portées en deuil moins sévère, offrent un choix aussi grand; nous dirons de même pour les étoffes de demi-deuil, fantaisies laine et soie, les percales, les jacanas et les grenadines qui montrent des dispositions charmantes et nouvelles. Les soieries noires et celles de fantaisie pour demi-deuil sont de belles étoffes marquées au coin du bon goût. Nous ne citerons qu'un drap de soie en 60 centimètres de largeur, à 6 fr. 50, très-avantageux et ne se graissant pas.

Voici la description de deux toilettes qui nous ont paru charmantes : l'une est en grenadine noire sur fond de soie, de forme princesse. Une demi-traine est garnie de deux plissés de grenadine posés l'un dans l'autre, les lés sont relevés en façon de polonaise; sur le tablier, une draperie de biais remontants vient se perdre de côté; le corsage, à basque indépendante devant, a un gilet de faille coupé de pattes en faille et grenadine, et la manche a un double plissé rappelant en petit celui de la traine. Prix : 270 fr. — L'autre robe est en faille, toujours de forme princesse. Sur le tablier sont posés deux revers bouillonnés, lesquels s'enfuient dans le bas pour découvrir un if fait de plusieurs rangs superposés d'effilé marabout-muguet; contournant la traine, plissé de faille avec un bouillonné de satin pour tête. Le corsage, à basque-cuirasse devant, a un décolleté Louis XV encadré d'un ruché de satin et un plastron intérieur mobile en faille bouillonné; une manche demi-longue, dite marquise, est terminée par un plissé qui s'échappe d'un parement en satin. Une tunique-princesse, sans manches, est en dentelle espagnole, drapée très-bas et d'un seul côté, par un nœud volumineux de satin noir; le côté opposé, qui est plat, a le dessin de la dentelle perlé de jais, de même que le dos. Cet arrangement est d'une originalité de bon goût.

Nous terminerons ces renseignements par la description d'une très-jolie écharpe-mantille en crêpe de Chine. Le fond, coupé par deux entre-deux en cordonnet de soie, est encadré d'une frange-résille assortie à l'entre-deux. Cette forme simple, élégante, se replie au dos et se noue, devant, très-bas. Une mantille montante est faite d'entre-deux de grenadine et de dentelle, ceux-ci piqués, sur les dessins, de pendrilles en jais. Au contour, plissé de grenadine rehaussé de dentelle avec courant en perles de jais sur la couture; les bords du plissé sont façonnés en coquille et les longs pans carrés sont ramassés dans le bas par des plis que fixent des nœuds à pans.

Quelques-unes de nos abonnées nous ont écrit au sujet du trousseau de 2,000 francs dont nous avons donné le détail il y a quelques mois; elles regrettaient que nous n'y ayons pas joint le détail d'un trousseau de 1,000 à 1,200 fr. Nous complé-

tons aujourd'hui ces renseignements, la maison Leclercq, 125, rue Montmartre, au *Flamand*, nous ayant priée de venir voir un très-gentil trousseau de ce prix qu'elle vient d'expédier à Dax, à une de nos lectrices. Voici pour 1,200 fr. la composition de ce trousseau. 6 paires de draps de toile. — 12 taies d'oreiller en toile. — 2 douzaines de serviettes de table, à damier. — 3 nappes de six couverts. — 2 de dix couverts. — 1 service damassé de 12 couverts. — 3 douzaines de serviettes. — 4 douzaines de torchons. — 1 douzaine d'essuie-mains. — 1 douzaine de serviettes pour les verres. — 1 douzaine de tabliers de cuisine.

Linge personnel.

24 chemises madapolam. — 12 en percale. — 2 brodées. — 6 camisoles percales festonnées. — 1 brodée. — 1 riche. — 12 pantalons madapolam. — 2 brodés. — 3 jupons madapolam. — 3 à plis. 1 à volant brodé, 1 à volant riche, 1 en mousseline. — 6 bonnets de nuit, 2 en nanzouck, 2 résillés. — 3 corsages festonnés, 1 garni. — 6 toilettes en toile, 1 brodée, 1 en mousseline, 1 en application. — 2 douzaines de mouchoirs en toile, 6 en bastiste, 1 mouchoir lingerie ourlé et brodé, 1 garni d'application de Bruxelles. — 1 douzaine de bas écrus. — 1 douzaine de blanches.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4166,

Toilettes des magasins de la Paix, 23-27, rue du Quatre-Septembre.

Modes de M^{me} Tarot, 4, rue Favart.

1^{re} Toilette. — Robe princesse en grenadine noire, à tablier drapé à plis égaux garnie de dentelle noire; le corsage est orné de revers-châles se croisant sous un nœud de ruban double face, satin rubis et moire-blé; des nœuds semblables sont jetés sur la jupe. — Mantelet en faille noire semée de fleurettes brodées, garni de plissés de dentelle et d'effilé muguet. — Chapeau de paille blanche et paille de riz noire lamée; petit bord coulissé en satin rubis; guirlande en effilé de caoutchouc mêlé de bruyère blanche; au-dessus, nœud allongé posé en travers en ruban de satin rubis sur un ruban de moire-blé; derrière, piqué de roses assorties.

2^e Toilette. — Costume en percale rose orné de plissés et dentelle; tunique drapée (1), bordée de plissés; elle est fermée devant par un coquillé dans lequel sont posés des nœuds de ruban. — Corsage-blouse à empiècement dans le dos. Ceinture en ruban; col plissé en percale et dentelle. — Chapeau en paille de

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 août.

riz blanche, un peu relevé de côté; dessus nœud cor-
carde en faille; grosse plume amazone formant guir-
lande et, de côté retombant en arrière, touffe d'astères
roses.

Toilette d'enfant. — Robe en foulard café ornée
de passants bleu pâle (voir la planche de patron);
dos en barège à coulisses espacées; devant, plastron
en barège coulé également et découpé en petits
créneaux liserés sur lesquels sont les boutonnières;
volants froncés au bas de la jupe; bande plissée
faisant jupe par derrière; col rond se terminant en
châle devant. Manche en foulard; parement pareil
avec talon en barège coulé, traversé par une
petite patte liserée. — Chapeau de paille d'Italie, lé-
gèrement relevé derrière; dessous coulé en taffetas
bleu pâle; cordon de petites pâquerettes blanches au-
tour de la calotte et flot de ruban très-étroit retenant
le relevé.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

DESSUS D'ABAT-JOUR, filet guipure; on complète le
pan en suivant le modèle de l'autre côté. Selon la di-
mension de l'abat-jour, on fait 6 ou 8 pans; on le
monte sur transparent en gaze ou en taffetas léger de
couleur; on borde d'une petite ruche très-étroite ou
de la petite dentelle guipure qui est au-dessous. En
ajoutant un peu de fond dans le bas et à la pointe,
ce dessin pourra servir pour dessus d'ombrelle et se
faire indifféremment en blanc ou en noir. Il sera facile
de tirer de ce modèle des motifs pour carrés.

FLEURETTE sur fond en point d'esprit, pour semé de
rideau, couvre-lit, dessus d'édredon, etc.

FOND, on l'utilisera pour encadrement de rideau, et
on répètera le plein pour le fond; on pourra égale-
ment composer des carrés de diverses grandeurs avec
cette disposition.

PETITE DENTELLE GUIPURE, en lacet anglais. Le tra-
vail intérieur des dents est en demi-roues; le bord
est garni d'un picot de dentelle et les dents sont re-
liées par une petite barrette festonnée.

IMITATION DE DESSIN AUX DEUX CRAYONS

PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE.

Un courant à Bagnolles de l'Orne.

MUSIQUE.

3^{me} Sonatine par Mlle H. Weldi.

HUITIÈME CAHIER.

Deux costumes d'amazones. — Dentelle Renaiss-
sance. — Garniture pour chemise de jeune fille. —
Garniture guipure Richelieu. — Deux fonds tapisserie
par signes. — Petite garniture. — Cravate en tulle bro-
ché. — Garniture. — Serviette à thé. — Petite garni-
ture. — Robe à plastron pour enfant. — Robe anglaise
pour enfant. — Garniture feston. — Garniture. —
Dessus de pupitre. — Dentelle au crochet en travers.
— Écusson avec G. L. — Entre-deux. — Pliant. —
Dentelle lacet-amandes grillagé et crochet — Aline.
— Guimpe. — Bonnet du matin. — Parure. — Cor-
sage de dessous forme cuirasse. — Costume en toile
écru. — Costume en toile zéphir.

PLANCHE VIII.

1^{er} CÔTÉ.

ROBE POUR ENFANT (gravure n° 3166).
GUIMPE, page 8 (cahier d'août).

2^e CÔTÉ.

CORSAGE DE DESSOUS, forme cuirasse } même page.
PARURE, col évasé }
BONNET DU MATIN }

ERRATUM. — Page 6, Cahier de Juillet, couverture tricotée, 121^{me} rang : répétez 2 fois le travail
compris entre les deux signes, lisez : répétez 3 fois.



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

8 2737 — Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

saviez quelle rude besogne pour une femme que d'administrer sa fortune! c'est à qui l'exploitera, la bernera, tentera de lui faire voir des vessies pour des lanternes! avec moi c'est difficile à vrai dire, parce que je me tiens en garde et que je suis armée. Pourtant, je me lasse à batailler sans cesse contre tous ces gens d'affaires; ils s'imaginent que je baisse et me font souvent sentir leurs griffes au point de m'ensanglanter... ah! la vie est une rude chose! dans ces escarmouches continues, il y a des heures où je me demande si ma sensibilité féminine ne finira point par s'altérer; si mon imagination elle-même asservie par les choses d'en-bas...

Hélas! c'était fait depuis longtemps! Oh! la triste indépendance que celle de mademoiselle Dussec!

La fille d'affaires attendait un notaire et deux avoués; elle ne pouvait nous accompagner et nous congédia avec un: « Amusez-vous bien! » qui trahissait une secrète envie.

En descendant l'escalier trop vite, mademoiselle Aumoine glissa sur une marche usée et roula jusqu'au palier inférieur. Une porte s'y ouvrit, au cri de détresse que nous jetâmes.

« Vous seriez-vous brisé un membre, » fit avec effroi la personne âgée qui ouvrit cette porte.

Ma compagne en était quitte pour quelques contusions, mais la secousse l'avait ébranlée quelque peu:

« Entrez, entrez chez moi, fit l'inconnue; il ne sera point dit que Catherine Lalouette laisse les gens s'assommer à sa porte sans leur porter secours. Je vous remettrai le cœur avec quelques gouttes d'un certain Marsala... Coco se hérissera, mais ma foi, tant pis! Pour une fois, il peut bien me permettre cela: je n'en bois pas moi-même, d'ailleurs. »

Coco, du haut de son perchoir, nous accueillit par une bordée d'injures, tandis qu'une petite chienne aveugle et paralysée remplissait la chambre de ses aboiements perçants; deux gros chats, dont l'un borgne, les accompagnait de « chut! chut! » inhospitaliers, et une blanche pigeonne s'élançait sur l'épaule de sa maîtresse qu'elle criblait de coups de bec:

Quand Titite voit des étrangers, cela l'intimide, expliqua mademoiselle Lalouette, et c'est sur moi qu'elle passe sa mauvaise humeur. Mais qui n'a point ses imperfections? »

Les imperfections animales étaient nombreuses autour de la bonne Catherine. Elle rougit quand nos yeux se promenèrent par la chambre.

« Par nature, j'aime l'ordre et la propreté, dit-elle; mais Fifi et Bébelle ont des inquiétudes dans les griffes et il faut bien que les rideaux en sachent quelque chose; l'état de santé de Lolotte ne lui permet pas d'être... »

Une effroyable odeur s'échappant de la niche de Lolotte termina cette phrase; on eût dit que

Fifi et Bébelle n'attendaient que ce signal pour...

Nous nous levâmes précipitamment pour sortir:

« Un instant, mesdames, un instant, insista la maîtresse du logis; vous êtes encore tremblantes. D'ailleurs Coco se tait, Lolotte ne dit plus rien et Titite est calmée. »

Mais pour se taire, Coco n'en agissait que mieux; il entaillait un bahut de chêne, la seule pièce du mobilier qui fût presque propre.

« Coco, Coco, mon amour, finis donc, je t'en prie, gémissait sa maîtresse; tu sais que cette chose-là me vient de ma mère, c'est une relique. »

Mais Coco faisant la sourde oreille, je fus prise d'impatience et je frappai son bec sacrilège d'un coup de mon éventail.

« Oh! mademoiselle!... s'exclama Catherine avec une sorte d'horreur. Il faut lui pardonner, Coco, elle ne recommencera plus. Et d'ailleurs elle va s'en aller. »

Cette fois la bonne fille nous mettait à la porte. Nous comprîmes le congé assez pour que mademoiselle Lalouette en eût confusion.

« Quand on vit seule, voyez-vous, dit-elle en nous escortant, il faut bien se faire une petite famille. Les chéris que vous venez de voir me tiennent lieu de tout en ce monde. Il est vrai que je leur consacre mon existence et que je suis à leurs ordres; mais c'est bien heureux pour moi; que ferais-je de mon temps et de mon isolement?... Je n'ai jamais pu me décider à me marier; j'avais trop peur d'un joug! La liberté avant tout! Sans rancune, mesdames. »

Et voilà encore une femme qui croit à son indépendance. Je marchais silencieusement près de ma compagne; à quoi songeait-elle, tandis que son regard mélancolique effleurait les passants sans les voir? Pour moi, je me rappelais quelques autres ménages de vieilles filles: celui de mademoiselle Yvoine, par exemple, pauvre infirme tyrannisée par une odieuse servante qui la vole et qui l'injurie; mais mademoiselle Yvoine est percluse et Justine la frictionne comme il convient... en attendant qu'elle arrive à la battre.

« Je ne suis pas heureuse, avoue l'impotente; mais je pourrais souffrir davantage avec un mari exigeant et despote. Au moins, j'agis à ma guise et je n'en fais qu'à ma tête. Vive l'indépendance! »

Que penses-tu de cette indépendance-là, Florence?

Mademoiselle d'Estienne aussi a rêvé l'indépendance et chanté:

Liberté chérie, etc.

Orpheline de bonne heure et sans fortune, elle était fort recherchée pour son esprit et sa gaieté, et les châtelaines, ses amies, en ornaient volontiers leurs demeures. Quand l'âge vint avec son

cortège de tristesses et d'infirmités, les invitations cessèrent et la solitude vint. Mademoiselle d'Estienne, trop pauvre pour se faire servir, dépend aujourd'hui de ses rhumatismes, de ses névralgies et de l'obligeance de ses voisins !

L'indépendance est donc un rêve, Florence ? la liberté, une chimère ?... Je commence à le reconnaître et je reconnais en même temps qu'il peut exister de douces dépendances, de chères servitudes... quand on dépend de ses devoirs, quand on obéit à ses affections. « Le joug est doux et le

fardeau léger » car c'est le joug, c'est le fardeau de Dieu, n'est-ce pas ?...

Répète-le-moi pour que je le sente mieux ; dis-moi... dis-moi tout ce que tu voudras, excepté d'épouser ton numéro 1 ou ton numéro 2, ou ton numéro 3 ou même l'incomparable 4 ; je ne veux pas me marier par procuration... si toutefois je me marie.

En attendant que le ciel en décide, je reste bien à toi.

Ta JEANNE.

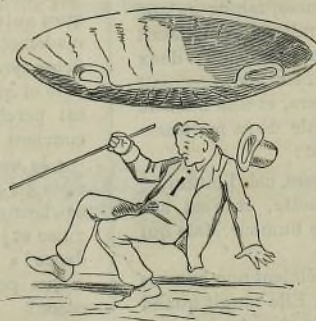
MOSAÏQUE

Il y a une manière de railler, délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges sous des apparences de blâme et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de vouloir le cacher.

Larochefoucauld.

Ceux qui méprisent le plus les hommes et qui les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment : leur nature, qui est plus forte que tout, les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse. *Pascal.*

REBUS



Explication du Rébus d'Août : Chacun est ouvrier de sa fortune.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

8-3155 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT, 64.